

Ethnographie de la « malavita »¹ mobile

Fulvia Antonelli

Au Maroc, on estime à environ 30.000 les « enfants des rues », mineurs sans famille, abandonnés ou orphelins, et qui vivent dans la rue de manière permanente, sans aucune référence adulte. À leurs côtés, un nombre indéterminable de mineurs qui ont abandonné le noyau familial suite à des violences ou à des conflits familiaux causés par des remariages ou par l'impossibilité d'assurer la survie de tous les enfants, mais qui conservent encore un faible lien et des rapports sporadiques avec ces lambeaux de famille. Pour ceux-là, qui travaillent dans l'économie précaire, mais pour lesquels le noyau familial reste une référence, la rue n'est pas encore devenue le seul milieu dans lequel ils baignent.

Pour réussir à décrire une réalité aussi floue, il est crucial d'observer les lieux concrets où, quotidiennement, se déroule et s'organise leur « malavità » : un phénomène social inducteur d'une multiplicité de traumatismes et de violences infligées et subies, écrit sur les corps, devient style de vie, gouverne les territoires, les codes de conduite et les systèmes moraux de ceux qui en sont prisonniers.

La scène urbaine sur laquelle ces mineurs évoluent jour et nuit, est faite de venelles, de pas de portes, de gares, de marchés, de places, d'aires de transit, et d'un imaginaire ambigu, car formé de stigmates, imposés et retournés : considérés comme déviant, le criminel, l'étranger, le travailleur exploité, le rebelle, le clandestin qui les désigne à la méfiance, en même temps qu'ils les approprient pour en tirer fierté et par là même s'y forger un « style de vie », pour ne pas dire une culture.

Nous avons rencontré ces jeunes dans leur espace, partagé y compris quelques unes de leurs expériences, dans la tradition ethnographique de l'anthropologie. Nous les avons écouté, et un peu plus, tenté de les aider à donner forme verbale au sens souvent silencieux qu'ils donnent à leur vie, construite alors ici depuis leur seul point de vue.

Toutefois, les jeunes dont nous parlons sont en retour situés dans des hiérarchies et des échelles sociales plus générales. Ils évoluent dans des structures qui les façonnent, traversées et produites par des relations de pouvoir et par l'action ou l'inaction des agents institutionnels qui, à leur tour,

¹ Nous avons décidé de garder le terme italien qui ne peut se traduire en français directement par un substantif (la « malvie ? »), sachant également qu'il a en Italie ses traditions analytiques et ethnographiques et fait figure de quasi concept.

se révèlent déterminants dans le conditionnement de leurs trajectoires de vie: c'est pour cette raison qu'une certaine attention sera aussi consacrée à ce que la société pense, dit et fait d'eux.

La marginalité urbaine est le territoire social sur lequel prend forme, pour ces mineurs, la migration comme désir, comme culture partagée, comme projet d'émancipation de leur condition, rêve de libération vers un ailleurs qu'ils imaginent plein de promesses.

En fait, leur migration n'est bien souvent que le prolongement de la "malavità", tant pour les modalités extrêmement risquées à travers lesquelles elle est mise en oeuvre, que pour les résultats incertains de leurs parcours d'intégration dans les pays d'arrivée, où c'est encore bien souvent dans la rue qu'ils se retrouvent.

Lorsqu'ils arrivent en Europe, ces jeunes ne vivent qu'une nouvelle étape d'une existence errante et en continuelle exclusion de toute forme de citoyenneté. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de considérer leur expérience comme un continuum existentiel, « ici et là-bas ».

Casablanca et Safi au Maroc, Bologne et Gênes en Italie sont les villes dans lesquelles se déroule leur histoire.

Je vais "risquer"

Josef a 17 ans lorsque je le rencontre dans un *karyan*² de Sidi Moumen à Casablanca. Il travaille dans une baraque où son oncle a aménagé un petit atelier de réparation et de recyclage de matériel en fer. Il y a encore quelques mois, il habitait dans le *karyan* Sakouila dans le quartier de Sidi Bernoussi, presque complètement rasé depuis par l'administration de la ville, suite à la promulgation d'un vaste programme d'assainissement des périphéries de Casablanca³. Ce programme a pour projet de transférer les populations des *karyan* dans de nouveaux blocs d'habitats construits ad hoc et dispersés dans différentes zones de la ville, mais tous les habitants du vieux *karyan* n'en bénéficieront pas indistinctement. L'investissement des nouveaux logements prévoit en effet la participation financière des familles à reloger, or certaines ne peuvent même pas se permettre de payer un simple loyer et en sont donc exclus. Par ailleurs, les fonds se révèlent insuffisants pour satisfaire toutes les demandes.

Des campagnes du sud du Maroc vers la ville, la longue marche de leurs grands-parents semblait promettre un travail et des conditions de vie meilleures. Toutefois, trois générations plus tard, ils sont encore exclus de la conquête d'une condition sociale qui leur permettrait de s'élever au dessus

² Nom donné aux bidonvilles au Maroc.

³ Le programme d'éradication des bidonvilles appelé "Villes sans bidonvilles". Sakouila se trouve dans le quartier de Sidi Bernoussi. Actuellement, le *karyan* a été presque entièrement démoli et ses habitants ont été en partie relogés dans d'autres quartiers limitrophes, alors que d'autres se sont déplacés dans les autres *karyans* du quartier voisin, à Sidi Moumen. Les *karyans* Sekouila (Sidi Bernoussi) et Thomas (Sidi Moumen) sont les lieux de provenance des kamikazes responsables des attentats du 16 mai 2003 à Casablanca et c'est justement en réponse à l'ingouvernabilité de ces zones de la ville qu'a été initié ce programme d'éradication.

de la misère. Pour toutes ces raisons structurelles et pour d'autres liées à son histoire familiale, Josef continue à vivre dans une baraque.

Tu es né à Casablanca ?

“Oui, mais mes parents sont d'une autre région, près de Settat. Après, il y a de la famille qui est venue et maintenant toute une partie de la famille est ici”.

“Je suis pas allé beaucoup à l'école, je voulais aider ma famille: quand j'étais petit je vendais des mouchoirs dans la rue ou du chocolat dans les bus à la Gare routière de Casablanca. Maintenant, j'ai de la chance, je travaille avec mon oncle : je travaille toute la semaine et je gagne 300 dirhams⁴ par mois. En plus mon oncle m'invite pour le déjeuner. Ailleurs, on me paierait pas aussi bien et mon oncle me traite bien. Je donne l'argent que je gagne à ma famille. Des fois, j'en garde un peu pour m'acheter quelque chose, un tee-shirt ou un short”.

Comment imagines-tu ton futur?

“Je sais pas. J'imagine rien. Peut être, un jour je pourrais avoir un magasin comme mon oncle. Avant, je pensais pas pareil. Il y a un an je suis allé à Tanger avec mon frère. On avait décidé de “risquer”. Je voulais aller en Europe, je savais même pas trop où. Pour avoir une possibilité. Mais j'ai eu peur, parce que c'est très dangereux de “risquer”. On s'est retrouvé tout seul à Tanger, et moi je sais pas me débrouiller dans la rue, parce que là tu dois faire des choses et entrer dans des bandes, être avec certaines personnes pour survivre. Finalement, je suis rentré et je suis allé travailler avec mon oncle. Mon frère par contre, il est encore à Tanger pour risquer. J'espère qu'il va y arriver. Des fois, on se parle au téléphone. J'espère que lui au moins il va partir”.

À Casablanca, “risquer” signifie émigrer clandestinement: dissimulé sous un camion, dans un container ou dans la soute d'un bateau. Partir pour l'Europe demande une forte dose de courage, de la résistance physique pour affronter un voyage de plusieurs jours dans des conditions difficiles, des dons d'habileté et de la dextérité. Pour émigrer, il faut s'entraîner à courir, nager, escalader. Il faut résister à la fatigue et aux efforts, étouffer les besoins physiques primaires, lutter contre le sommeil, gérer la peur et la claustrophobie pour s'apprêter à rester longtemps immobile dans des endroits clos, étroits et confinés, dans le noir, nager en pleine mer à côté des moteurs des bateaux avec le risque de se faire aspirer. Il faut supporter la tension dans l'attente du « bon moment » pour embarquer, s'accrocher à un camion puis débarquer en cachette. Ce que l'on risque donc, ce n'est

⁴ Environ 27 euros.

rien moins que sa propre vie et sa santé.

“Pour risquer, tu peux tout perdre pour rien. Il y a des gosses qui ont été à moitié bouffés par les chiens des gardiens, pendant qu’ils essayaient d’entrer dans le port pour embarquer sur les bateaux la nuit. Y’en a qui se sont cassés le dos en tombant de la chaîne qui relie le bateau à l’ancre. Y’en a qui se sont noyés parce que quand tu nages la nuit à côté des hélices coupantes tu peux y passer. En plus, tu restes des jours sans manger ni dormir et s’ils te chopent tu peux aussi finir en prison. Pour affronter tout ça, tu peux pas être sain. Tu passes tes nuits à regarder les bateaux, caché à côté du port avec tes amis, ceux qui iront risquer avec toi. Pour te donner du courage, tu bois et tu prends du karkoubi⁵. Tu dois entrer dans un état second pour avoir la force de risquer, quand tu décides tu es déjà plus dans la vie normale. Tu es déjà sur la route. Sauf que sur la route, tu peux y rester sans jamais arriver de l’autre côté”

(Abdelrrahmane, 20 ans)

Pour ces gamins, la migration n’a plus rien à voir avec l’image stéréotypée et peut être aussi rassurante du paysan qui vend ses terres et part faire fortune en Europe. Elle n’est pas non plus le voyage de celui qui part, envoyé en “mission” par sa famille et avec son soutien financier, pour trouver un emploi et renvoyer un salaire qui nourrira la famille entière.

La migration de ces jeunes est une migration qui suppose la destruction des liens familiaux⁶, une sorte de fuite, hors d’une société dont les règles morales semblent les étouffer, sans aucune perspective pour ceux qui naissent et vivent dans les quartiers populaires dont ils ne rêvent que de s’échapper.

Fuir, devenir un *harraga*⁷ implique de perdre sa propre identité, son “moi” et la conscience de soi. Dans le cas contraire, le voyage risque d’être insupportable. Les drogues sont utilisées par les gosses qui cherchent à prendre la route et par ceux qui y resteront, justement pour la capacité de dissociation qu’elles offrent: ce sont des drogues qui étourdissent, qui anesthésient le corps en le détruisant.

En plus des psychotropes à base de benzodiazépine qui arrivent sur le marché en passant par

⁵ *Karkoubi* est le nom donné à un psychotrope, mélange de médicaments (benzodiazépine) et de résine de cannabis, très consommé dans les mondes populaires au Maroc.

⁶ Cf. Vacchiano F. “*Fī lghorba kebrit*: images et parcours des mineurs migrants entre Maroc et Italie”, Colloque international : « La migration des mineurs non accompagnés en Europe », Migrinter & Université de Poitiers, Poitiers 9-11/10/2007.

⁷ Littéralement « brûleur », substantif formé sur la racine hrag, « brûler » mais qui s’emploie souvent en un sens métaphorique pour « brûler » un feu rouge, « brûler » une file d’attente, etc.. Les *harraga* en ce sens sont des « brûleurs » de frontière.

l'Algérie⁸, phénomène relativement récent, la drogue la plus consommée traditionnellement est le haschich. Le Maroc est en effet le plus grand producteur et exportateur mondial de haschich⁹, et les routes de la contrebande croisent régulièrement celles de la migration clandestine.

Je connais un type, c'est un trafiquant, un riche. Il fait ça depuis pas mal d'années. Il a ses contacts, ses réseaux, et il va chercher la drogue directement dans le Rif. Il la prend et il la fait transporter en Espagne avec des petites barques. C'est un ami de la famille, il me ferait émigrer sans rien payer. J'aurais juste à faire ce voyage pour lui. Quand tu arrives en Espagne, tu laisses la barque sur la plage et tu y mets le feu, pendant que des gens viennent déjà tout récupérer. J'aurais rien d'autre à faire et puis je serais libre. Mais moi j'ai pas confiance. Comme ça, c'est moi qui prend tous les risques Il faut en transporter beaucoup de kilos... S'ils te chopent avec tout ce haschich, t'es foutu. Tu te tapes au moins 10 ans de prison en Espagne. Moi, je tombe pas dans le panneau.

(Abdellaq, 24 ans).

La plus grande partie du haschich produite dans le pays est destinée à l'exportation vers l'Europe. Sur le marché intérieur, et surtout dans les milieux sociaux les plus marginaux, les drogues les plus répandues sont celles qui coûtent le moins cher et qui ont des effets les plus dévastateurs pour le corps : colle à inhaler et substances psychotropes mélangées à de l'alcool.

Le Rivotril, dénommé *bola hamra*, est la pilule la plus courante chez les toxicomanes. Elle se vend au détail et chaque petit comprimé rouge coûte environ 5 dirhams. Le *maajoun* est le cocktail le plus dangereux : il s'agit d'une drogue artisanale à base d'huile de kif et de benzodiazépine pulvérisée qui a des effets dévastateurs sur la psyché de ses consommateurs. Les *karkoubi* donnent en effet une sensation d'euphorie et de force, elles éliminent la peur. La plupart des crimes de rue au Maroc sont d'ailleurs commis sous l'influence de cette drogue.

Consommées en grande quantité et mélangées avec d'autres substances, les benzodiazépines provoquent une forte dépendance et peuvent pousser des individus sains à de véritables accès de folie et à une agressivité extrême envers eux-mêmes ou envers les autres: homicides, agressions, mutilations et automutilations.

Les mineurs en pleine croissance sont évidemment encore plus exposés aux effets de ces substances qui finissent souvent par altérer leur équilibre psychique de façon irréparable.

⁸ Véritable médicament aux effets anticonvulsifs, anxiolytiques et sédatifs, les benzodiazépines sont remboursées en Algérie par le système de santé national. Il est possible de s'y en procurer à un prix au moins trois fois inférieur à celui qui est fixé au Maroc, où le système de santé est payant.

⁹ Cf. Chouvy 2008.

D'après certaines associations qui travaillent avec les mineurs en détention, 80% des mineurs détenus à Oukacha à Casablanca, la prison la plus connue du pays, sont emprisonnés pour des délits commis sous l'effet des psychotropes.¹⁰

Le circuit des *karkoubi* au Maroc est assez simple : les pilules font leur entrée en grande quantité à partir de la ville de Oujda, à la frontière nord avec l'Algérie, avant d'être distribuées dans les petites localités alentour comme Benidrar, où se sont développés de véritables souks de la drogue et dans lesquels le Rivotril est vendu en gros puis écoulé dans toutes les villes du pays. À Casablanca, le quartier Boutouil dans l'Ancienne Médina est le centre de distribution de cette drogue vers les autres quartiers périphériques de la ville : Derb Cuba, Hay Mohammadi, Hay Moulay Rachid, Sidi Moumen, Derb Moulay Cherif.

Les routes du trafic de psychotropes et de l'immigration clandestine se croisent à plusieurs reprises: Oujda est une des portes de l'immigration subsaharienne, où les migrants de tout le pays sont déportés par la police marocaine avant d'être expulsés à la frontière de l'Algérie, à partir de laquelle ils cherchent à nouveau à entrer, seuls ou avec l'aide d'un passeur, afin de poursuivre leur voyage vers l'Europe.

Une frontière où la drogue, la contrebande et les hommes en fuite transitent incessamment.

Entre abandon, chômage et marginalité sociale, les quartiers de Hay Moulay Rachid et Sidi Moumen à Casablanca sont aussi des lieux où le rêve migratoire – hallucinatoire et soumis aux effets de la drogue - arrive à maturation pour de nombreux gamins. Les *karkoubi* sont ainsi la drogue des pauvres, le remède toxique et destructif à la « malavita » qui envahit ces quartiers.

D'après une enquête réalisée par le Ministère de la Santé en 2003, 90% des toxicomanes au Maroc ont moins de 25 ans. La plupart (70%) ont commencé à se droguer entre 15 et 18 ans. Parmi eux, les enfants de la rue et les mineurs qui travaillent ont commencé à sniffer de la colle dès l'âge de 8 ans¹¹.

L'histoire de Josef nous éclaire beaucoup sur la mobilité des jeunes marocains qui partent des périphéries des grandes villes comme Casablanca.

Pour la plupart des gamins rencontrés, l'émigration vers l'Europe ne représente souvent que la dernière étape d'une histoire migratoire plus ancienne commencée par leurs parents à partir des zones rurales de l'intérieur du pays : des territoires marqués par la pauvreté, la carence en services de base, les changements climatiques et les sécheresses répétitives qui sont à l'origine du déclin agricole.

Les périphéries de Casablanca et le port de Tanger sont d'inévitables lieux de transit pour les enfants originaires des zones rurales comme Khouribga, Beni Mellal, Errachidia, Beni Meskine,

¹⁰ Cf. Jaouad Mdidech "La Vie éco", 07/12/2007.

¹¹ Cf. "La situation des enfants au Maroc" rapport UNICEF 2007.

Settat, qui se déplacent en ville dans l'attente une occasion d'émigrer, et le lieux de rencontre avec ceux qui y vivent depuis toujours, entre quartiers et bidonvilles.

Anatomie d'une ville : Casablanca.

À Casablanca, le développement industriel et économique de la ville a été accompagné d'une croissance démographique incontrôlable dès les années 20.

L'explosion démographique, due aux migrations internes ininterrompues, est à l'origine d'une forte demande de logement de la part de toute une armée de travailleurs arrivés dans l'espoir d'être embauchés dans les chantiers mis en marche pour la construction d'un vaste réseau d'infrastructures et d'activités nécessaire pour faire de Casablanca le coeur économique du pays selon le projet de développement du colonialisme français.

Les bidonvilles ont donc commencé à apparaître sur les terrains donnés en concession par les propriétaires des sols non encore édifiés, qui pouvaient ainsi percevoir un loyer en attendant que ces zones n'acquièrent une valeur immobilière intéressante dans une ville en rapide expansion. Dans d'autres cas, les propriétaires des entreprises mettaient eux-mêmes certains espaces à disposition des travailleurs pour la construction de leurs baraques, dans le but de stabiliser une main d'oeuvre immigrée privée de ressources dans une ville qui s'étendait et où les liaisons entre quartiers étaient difficiles et peu organisées.

L'immense nécessité de logement, la rente constituée par l'exploitation de l'aire urbaine encore vierge par les propriétaires des terrains agricoles à travers la « culture des baraques » ainsi que la forte demande en main d'oeuvre portent la ville à dévorer toujours plus avidement les terrains qui l'entourent, ce qui provoque une expansion continue de la métropole vers l'intérieur de son territoire et une augmentation de la densité de la population dans les bidonvilles. Sans qu'aucun contrôle ne vienne les limiter, les propriétaires des terrains, laissés libres de donner une réponse à un besoin social important, commencèrent à diminuer les mètres carrés assignés à chaque habitant en "location", provoquant en conséquence une détérioration des conditions d'hygiène dans des zones où aucun service urbain n'était prévu¹².

Les tentatives de relogement des habitants des bidonvilles dans les nouveaux quartiers à la périphérie de la ville ont été nombreuses mais aucun de ces projets n'est parvenu à résoudre définitivement le problème de la prolifération de zones d'habitat précaire qui continuèrent à poindre dans le tissu urbain.

¹² Par rapport aux petits villages de campagne, les conditions de logement dans les bidonvilles n'étaient pas plus mauvaises, tout du moins en ce qui concerne le niveau de qualité matérielle de la vie. A l'intérieur des murs de la ville, celles-ci révélaient au contraire un phénomène de dégradation plus spectaculaire et l'existence de ses habitants, émigrés et éloignés des liens de solidarité familiale et communautaire traditionnels, apparaissait plus incertaine, précaire et socialement marginale.

Les administrations urbaines ne parvinrent pas non plus à gérer la marginalité sociale des milieux populaires qui peuplent les bidonvilles, que l'on ne peut en aucun cas ramener à la classe économique d'un prolétariat industriel, même précaire et mal qualifié, comme l'étaient par exemple les habitants des villes industrielles européennes du début du vingtième siècle. En effet, l'économie de Casablanca est tissée d'un ensemble de rapports de travail, de trafics, d'échanges marqués par l'informalité : à côté d'une économie formelle et visible, la ville est animée par une économie quotidienne clandestine, irrégulière et extrêmement précaire, dans laquelle les habitants des bidonvilles cherchent chaque jour les moyens de leur survie.

La situation de « laisser-faire » à laquelle l'administration de la ville a donné lieu en se limitant à l'évacuation des bidonvilles et aux tentatives d'expulsion de ses habitants aux périphéries de la ville, a produit une sorte de jeu de l'oie sans fin, où le tissu urbain continue de s'étendre sans les infrastructures nécessaires et où la pauvreté rurale se développe dans un territoire réduit à des sols et des zones d'attente.

Le paradoxe vient du fait que, malgré les précautions prises, les quartiers construits pour reloger les habitants des bidonvilles dans de meilleures conditions n'ont rien fait que produire de nouveaux ghettos potentiellement explosifs. Ainsi, le déplacement des habitants d'un bout à l'autre de la ville, dans des zones toujours plus éloignées du centre, aux confins de la métropole, a souvent eu comme objectif de rompre les liens de solidarité et de disperser les groupes en annulant les rapports que ceux-ci avaient créés avec le territoire.

Ces couches populaires sont tolérées car elles constituent un formidable réservoir de main d'oeuvre pour les activités économiques de la métropole. Leur inévitable présence contraint cependant les pouvoirs publics à rechercher les moyens pour les soumettre à une forme de contrôle politique très ramifié, en raison du risque de révolte sociale dont ils sont, et peuvent toujours devenir, acteurs¹³.

Les couches sociales les plus déshéritées sont les populations qui vivent dans les *karyans*, dont certains sont cernés par de hauts murs afin de les cacher à la vue. En raison de l'étroitesse des passages et des couloirs en terre battue qui séparent les baraques adossées les unes aux autres, l'espace des bidonvilles est constamment exposé aux regards. On mange, on cuisine, on se lave, on dort et on discute sans aucune intimité. Mis à part le seuil de la maison, toujours ouvert pour laisser entrer la lumière et l'air dans les pièces, il n'y a pas d'autre ouverture dans les murs car puisque les

¹³ Les quartiers de Casablanca ont été à plusieurs reprises la scène des plus grandes révoltes du pays. En 1952, les *yaouleds* (nom donné aux enfants des rues pendant le protectorat français) participèrent activement aux révoltes pour l'indépendance contre les administrations coloniales. Puis en 1981, suite à une brusque augmentation du prix des denrées de première nécessité et à une grève lancée par les plus grands syndicats du pays, les protestations dégénérèrent en une série de violents affrontements avec les forces de police. A cette occasion, la géographie des quartiers à "risque" de Casablanca fut dévoilée : de graves affrontements éclatèrent dans l'Ancienne Medina, Aïn Chock, Derb Sultane, Ben M'Sik, Sidi Othmane, Hay Mohammedi, Sidi Bernoussi, Aïn Sbaa. Il n'est pas étonnant que certains groupes islamistes radicaux, comme ceux qui sont responsables des attentats terroristes de Casablanca en 2003, aient trouvé justement dans le mécontentement et l'abandon que vivent les habitants des *karyans*, leur base de consensus social et y aient construits dans ces quartiers leur bastion.

matériaux utilisés à la construction ne le permettent pas. De fins rideaux servent de porte et protègent du regard des voisins, mais les voix, les bruits, les odeurs passent et disent tout sur tous. Cette promiscuité extrême oblige à une vie intensément collective, faite de liens de solidarité, de rapports de voisinage forcés, non exempts de conflits car, dans des milieux aussi dégradés, le partage de l'espace compte aussi avec les désagréments des décharges en plein air, du manque d'eau, des problèmes d'hygiène. Dans le bidonville, il est impossible de s'isoler et de ne pas participer à la vie collective. Tout le monde dépend des fils électriques clandestins qui sont déviés des poteaux électriques, des générateurs achetés collectivement, de l'entretien de tous les canaux d'évacuation des eaux usées, des fils à linges communs, des zones non cultivées laissées autour du *karyan* où on élève une poule, un âne ou une chèvre qui broutent sur fond de décor urbain. Evidemment, on se méfie ici à l'extrême des étrangers. Toujours suspectés, les habitants des bidonvilles suspectent à leur tour les regards extérieurs et l'impénétrabilité labyrinthique des baraques les protège des curieux, de la police, du Makhzen qui est toujours menaçant envers ceux qu'il considère comme des occupants illégitimes de la ville.

Journal Casablanca mai 2010

A l'entrée du karyan, situé près d'une zone industrielle et encerclé par un mur qui le rend invisible de la rue en dehors de la forêt d'antennes paraboliques qui se dressent au-dessus des toits de tôle plastique, il y a une petite baraque en parpaings avec un toit en matériel de récupération qui a une large ouverture. Trois cercles blancs entrecroisés sur fond bleu sont dessinés sur le mur. Au Maroc, c'est le symbole qui indique que le magasin vend, entre mille autres choses, des cigarettes.

Ce n'est pas vraiment un magasin car il n'y a pas d'étalages et très peu de marchandises : huile, sel, sucre, thé, riz, bouquets de menthe, farine et cigarettes de marques locale, Marquise, Casa, sans filtre, ou d'autre de contrebande.

Ici tout se vend au détail : 1 dirham de sel emballé dans de petits cônes en papier journal, 1 dirham d'huile dans un sachet en plastique et ainsi de suite parce que personne ne peut acheter plus que ce dont il a besoin au jour le jour. A côté du magasin, une femme fait des gâteaux pour le thé, un groupe de gamins joue sur un baby-foot à l'aspect croulant dans une baraque utilisée comme salle de jeux. Cette zone qui n'a aucune fonction d'habitation est une sorte de sas, l'entrée du karyan. Nous commençons à nous enfoncer dans ce dédale en cherchant à nous souvenir du chemin. Nous nous efforçons de suivre la rue la plus droite et la plus "principale" possible, mais, à un certain point, celle-ci se sépare en mille petites venelles. Certaines d'entre elles sont sans issue. Nous faisons demi-tour. Rapidement, nous

nous apercevons que nous sommes en train de tourner en rond. Les baraques sont tellement collées les unes aux autres qu'elles bouchent le ciel et même s'il fait encore jour, dans le karyan tout n'est qu'ombre, suffocante et oppressante, où les odeurs qui émanent des bombonnes de gaz, des déchets et du plastique surchauffé des toits est étourdissante. Nous marchons d'un pas vif et en file indienne en raison du manque d'espace. Nous nous trompons de route et nous nous retrouvons parfois brusquement sur le point de faire irruption dans un logement.

Le corps de celui qui habite dans un karyan est un corps équilibriste, léger et habile, capable de se déplacer dans la fragilité instable des baraques. Toujours chaussés de sandales en plastique, les pieds savent éviter les trous et les canaux d'écoulement sans se salir. Attentive aux détails, la vision d'ensemble oriente pour éviter les obstacles du chemin dans un domptage du corps qui permet de sentir les limites des choses avant de les distinguer au milieu du chaos de matériaux amassés qui constituent les baraques – une tôle qui dépasse contre laquelle on peut se cogner la tête, un fil électrique qui pend et sur lequel on peut rester accroché si les bras ne sont pas habitués à rester fixes le long du corps. La première fois que l'on entre dans la karyan, la perception que l'on en a donne le vertige, car on se retrouve dans l'incapacité de comprendre visuellement un paysage bancal, où les lignes et les angles ne rentrent pas dans notre schéma habituel de l'espace, où toutes les choses et les mouvements semblent superposés.

Pendant tout le parcours, nous sommes observés en silence et dans une apparente indifférence. Nous ne voyons que des femmes, toutes absorbées dans de fébriles et entêtantes opérations de ménage, rangement, cuisine, qui appellent les enfants, chargent des seaux d'eau, apparaissent et disparaissent derrière les rideaux de leur maison. Ces femmes portent toute leur attention à l'honneur en prenant soin d'adapter leur habillement et leurs attitudes, qui doivent se conformer à ceux que dicte la morale religieuse dominante à toute femme marocaine respectable. Je pense que la communauté du karyan exerce une grande pression sur elles, car chaque comportement est toujours exposé au regard et au jugement des autres.

Lorsque nous sortons finalement des ruelles, nous rencontrons des enfants. Le bidonville est fini, derrière il y a un champ non cultivé plein d'herbe, plus loin un large creux dans la terre, comme une fissure et du goudron cassé, encore plus loin un fossé, une clôture en fil de fer et une série de hauts immeubles... Puis de nouveau, la ville.

Dans le pré utilisé comme une cour derrière le bidonville, les enfants jouent : les

plus petits sont suspendus aux djellabas de leur mère qui étendent le linge, les grands frères tiennent par la main leurs petits frères. Un groupe d'enfants est fasciné par une petite chèvre attachée à un arbre et l'entoure, ils essayent de la caresser avec un bâton, légèrement apeurés par ses bruits. Sur la terre, trois petites filles ont dessiné une marelle et nous jouons un moment avec elles. Les enfants du karyan ne sont jamais seuls, il y a toujours une mère ou un grand frère avec eux, et leur aspect n'est pas celui d'enfants livrés à eux-mêmes. Plus loin, près des talus de terre vers les immeubles, il y a un groupe de jeunes plus âgés, des adolescents, tous garçons. Ils se livrent à un jeu impressionnant, de par la dextérité avec laquelle ils l'exécutent : ils prennent leur élan, et sur le bord de la petite colline en terre, ils sautent et plongent en faisant des pirouettes en l'air avant d'atterrir sur leurs pieds. C'est une preuve de courage mais aussi d'habilité : ceux qui arrivent à sauter reçoivent des applaudissements enthousiastes. On se moque en revanche de ceux qui tombent tout en les aidant à se relever. Ceux qui abandonnent sans sauter sont hués et déshonorés.

Il commence à faire nuit, je m'inquiète de devoir retraverser le karyan avec le peu de lumière qui filtre des maisons et je m'inquiète encore plus de devoir me replonger dans l'apnée labyrinthique du bidonville pour revenir en arrière.

Journal Casablanca mai 2010

A la limite entre Bernoussi et Sidi Moumen, dans un secteur du quartier hérissé des typiques barres de logement en ciment, longues et grises.

C'est la fin de l'après midi et un marché est en train de rouvrir sous les immeubles, dans les ruelles qui, pour l'occasion, sont pratiquement fermées aux voitures. Le passage est encombré par les étals et les vendeurs clandestins qui exposent par terre sur des toiles cirées leurs produits d'imitation (chaussures et vêtements, mais aussi CD et DVD gravés). De temps en temps, quelqu'un aperçoit un policier ou un agent en civil. Un sifflement donne alors le signal et tous les vendeurs se saisissent des 4 coins de leur toile dans une main avant de détalier en traînant le lourd baluchon de marchandises.

A quelques embranchements, il y a le karyan de Sekouila... ou plutôt, ce qu'il en reste étant donné qu'il a fait partie du programme d'éradication "Villes sans bidonvilles"¹⁴. La vaste aire sur laquelle poussaient les baraques semble avoir été

¹⁴ Le programme d'éradication des bidonvilles ne concerne pas seulement Casablanca. Il s'agit d'un large plan national dénommé "Villes sans bidonvilles". Le plan a été lancé suite aux attentats kamikazes à Casablanca en mai 2003 : 14 kamikazes, très jeunes et tous habitants des ghettos de Casablanca, se firent explosés dans le centre ville,

bombardée: tas de terre, amas de baraques détruites, ruines, déchets. A droite de la zone, une partie du bidonville est encore sur pied, comme une tarte à moitié mangée dont une part serait restée dans un plat vide. Alors que je regarde ce paysage de l'extérieur, nous rencontrons les cousins d'Anuar¹⁵, Abdellaq et Abdelmulah, qui habitent un des deux immeubles. Deux mauvaises graines d'adolescents ! J'apprends que leur père travaillait dans la revente de pneumatiques et gagnait bien sa vie. Il habite dans le quartier depuis toujours et il est très préoccupé par les fréquentations de ses fils.

C'est ce que me raconte Anuar, alors qu'il ajoute : "Il a raison. C'est encore des gamins mais ils vont trop vite, ils s'échappent par tous les côtés et tu les vois toujours dans le coin. Tout le monde les connaît parce que de temps en temps ils font une connerie. Il y a quelques mois, le père les a puni très fort parce qu'ils crachaient depuis la terrasse sur les gens qui passaient. Pour l'instant, ils font pleins de petites blagues mais s'ils continuent à être aussi déchaînés en grandissant, ça va devenir un problème dans ce quartier, parce qu'ici, si tu es tranquille, tu marches droit, mais si tu veux des problèmes, tu trouves de tout".

Abdellaq et Abdelmulah s'enquière de ce que nous faisons et Anuar leur explique un peu les choses, à sa façon... Puis il leur demande s'ils veulent nous accompagner. Pendant tout le chemin, ils ne font que demander à Anuar de leur parler de l'Italie.

Abdellaq et Abdelmulah sont toujours au milieu des ruines et des baraques encore sur pied du karyan. Ils sont amis avec les gamins qui habitent ici et même si leur situation sociale est différente, lorsque nous entrons dans le karyan rien ne les distingue des autres gamins qui y vivent. Ils sont habillés de la même façon: pantalons de survêtement resserrés aux chevilles et aux poignets par une bande élastique en acétate rouges, noirs ou verts, la couleur du Raja¹⁶, la très populaire

ce qui provoqua la mort de 44 personnes. Après cet événement, on décida d'intervenir sur les zones d'exclusion sociale et de pauvreté extrême qui, abandonnées à elles-mêmes, sont devenues le terreau des groupes intégristes dans les aires urbaines, des territoires complètement impénétrables pour les forces de l'ordre et qui avaient échappés depuis longtemps à toute possibilité de contrôle.

¹⁵ Anuar est un garçon de 21 ans, qui est devenu un de mes guides pendant cette recherche au Maroc; il a vécu son enfance dans les quartiers de Casablanca et de Safi, avant d'émigrer en Italie puis d'être objet d'un rapatriement forcé au Maroc quelques années après avoir atteint sa majorité.

¹⁶ Il y a deux équipes de foot à Casablanca : *Raja*, dont la couleur est le vert, et *Wydad*, dont la couleur est le rouge. Dans l'imaginaire commun, les supporters du Raja sont les jeunes qui proviennent des quartiers les plus populaires, les enfants de l'immigration rurale à la ville, alors que les supporters du Wydad proviendraient surtout des classes moyennes. Cette opposition fait allusion à un clivage social mais aussi urbain : dans les quartiers périphériques comme le Bernoussi et dans l'Ancienne Médina, les murs sont toujours recouverts d'inscriptions et de graffitis en vert qui célèbrent leur propre équipe : "dima Raja". Le Raja n'est pas juste une passion footballistique mais c'est aussi une identité sociale revendiquée avec orgueil. Les matchs de football à Casablanca, les derby mais surtout les matchs Casablanca-Rabat, se déroulent toujours dans un climat de véritable guérilla urbaine et de réappropriation violente de la ville de la part des acteurs sociaux qui en sont quotidiennement exclus, donnant corps à une très forte

équipe de football de Casablanca; tee-shirt à manches courtes avec le nom d'un footballeur du championnat européen, Messi, Ronaldo, Zidane, Totti. Aux pieds, des sandales en plastique transparentes ou bleues, les chaussures les moins chères, celles qu'on vend dans tous les souks de la ville. Seuls les plus riches portent des chaussures de sport, souvent des imitations d'un modèle particulier de Nike, les Air Max, qui sont l'objet de tous les désirs de modernité des gamins du quartier.

Sur l'étendue de terre discontinue, un groupe de gamins joue au foot. Avec une épave de bicyclette, d'autres font des acrobaties incroyables sur les tas de terre. Abdellaq et Abdelmulah se déplacent avec aisance et parlent avec tout le monde. Des gamins nous crient "fluss fluss!"¹⁷: c'est ce que je représente pour eux, en tant qu'étrangère.

Lorsque nous entrons dans la partie du bidonville encore sur pied, c'est déjà la fin de l'après midi : désormais il n'y a plus seulement des femmes, mais des hommes et des jeunes. Ces derniers nous observent et commencent à parler avec nous.

Quatre jeunes sont en train d'écouter Cheb Bilal¹⁸ sur un téléphone portable. Abdellaq et Abdelmulah les connaissent et les jeunes demandent qui nous sommes. Un d'entre eux me parle, mi-français, mi-darija. Ils proposent de nous faire office de guide, d'autres gamins arrivent et tout d'un coup, nous nous retrouvons au beau milieu d'un cercle où tout le monde parle en même temps. Anuar s'énerve parce qu'une petite fille lui fouille les poches, mais il plaisante avec elle sans être brusque. Il lui explique qu'il n'a rien. Elle rit et part en courant. Je leur demande pourquoi ils n'ont pas encore été déplacés. Ils me parlent tout de suite du chômage, des difficultés d'habiter ici, du fait que pour obtenir la concession d'une maison, il faut quand même de l'argent. Ils me demandent de parler de l'Italie.

Un gamin nous laisse son numéro de téléphone en nous disant que si nous le souhaitons, nous pourrions nous rencontrer le lendemain pour parler de tout cela. Je le note sur un morceau de papier.

Quand nous repartons, le gamin qui nous a laissé son numéro, nous rattrape à l'extérieur du karyan. Il m'arrête. Il veut savoir de ma bouche qui nous sommes. Je

rivalité entre la capitale économique du pays et la capitale politique, siège du Makhzen. La "distinction sociale du goût" des supporters *rajaoui* les mène à endosser tout une série de style (par exemple à travers le langage agressif et ironique de leurs slogans ou la musique de leur hymne composée par Cheb Bilal, un chanteur de *rai* très populaire) qui visent à souligner leur appartenance populaire, ainsi qu'une expressivité très créative. Même si le symbole de leur équipe est l'aigle, les supporters des verts se représentent comme des martiens dans leurs banderoles, sur les murs ou dans les vidéos qu'ils mettent en ligne sur Youtube pour célébrer leur équipe. Dans un des ruelles de l'Ancienne Médina, une gigantesque fresque murale en l'honneur du Raja recouvre toute la façade d'un immeuble: l'image est celle d'un martien vert dont la soucoupe volante atterrit sur la ville... un peu comme les habitants des quartiers qui envahissent Casablanca pendant les matches.

¹⁷ En darija *fluss* signifie « monnaie », argent.

¹⁸ Chanteur populaire de musique *rai*.

lui avais déjà expliqué que je faisais une recherche sur Casablanca, mais il n'a pas confiance. Il croit que je suis "du gouvernement". Il nous explique qu'après les attentats de 2003, des troupes de journalistes d'Al Jazeera sont arrivées pour faire un reportage sur le karyan. Quelques jours plus tard, le gamin qui les avait guidés avait été arrêté et embarqué par la police. Puis, il dit que le problème ne vient pas seulement de la police mais aussi des groupes islamistes qui contrôlent les mouvements dans le bidonville. Il est préoccupé, il est très agité quand il parle. Parfois, il lâche des mots incompréhensibles. Il parle à voix basse. J'essaie de le rassurer et je lui dis que si cela peut lui causer des problèmes, je lui rends le numéro et je ne l'appelle pas. Finalement, il accepte qu'on se voit mais en dehors du karyan, parce qu'à l'intérieur, il affirme que c'est plein d'espions. En même temps, il reprend le morceau de papier et le déchire : c'est lui qui m'appellera... mais il ne me demande pas mon numéro.

Enfants du quartier

Anuar est un garçon du quartier. Il a émigré en Italie alors qu'il était mineur pour suivre sa famille, avant d'être expulsé et rapatrié au Maroc à sa majorité. Il nous raconte la vie à Hay Moulay Rachid, une des périphéries dont proviennent la plupart des jeunes marocains émigrés en Italie, et en particulier à Bologne.

A Casablanca, on vivait dans un quartier qui s'appelle Hay Moulay Rachid. On habitait dans une rue où il y avait trop de trafic. Il y a plein de bars ouverts par des gens qui partent en Italie et quand ils rentrent, ils montent un bar et ils l'appellent "bar Italia", "bar France", "bar Belgique"....

Mes grands parents venaient de Al Massira, un quartier voisin de Hay Moulay Rachid. Eux, ils venaient d'un karyan, et puis mon père en est sorti et il a cherché un peu à faire sa propre route...mes oncles, ils étaient en institution... genre orphelinat...parce qu'ils sont vraiment beaucoup, plein de frères et soeurs. La plupart de ses frères, ils sont partis en Europe et maintenant ça va, ils vivent bien.

(Anuar 21 ans)

Hay Moulay Rachid est un quartier né en 1984 d'une opération d'éradication des karyans de Ben M'Sick et de Al Massira¹⁹. Le relogement des habitants des bidonvilles s'est fait rapidement dans

¹⁹ Al Massira est un baraquement né au milieu des années 1970 du déplacement de certains bidonvilles d'une zone de Ben M'sick, qui devait être évacuée pour permettre la construction de l'autoroute Casablanca -Rabat. A cette

des habitats dotés des services minimaux, suite à de violentes révoltes en 1981 dans les quartiers les plus pauvres de la ville en raison de l'augmentation des prix des denrées alimentaires de première nécessité²⁰.

Le quartier fut construit dans l'intention de donner une réponse à ces soulèvements. Dès lors, le pouvoir administratif ne changera plus sa ligne politique d'intervention. Désormais, la résolution du problème des karyans passera toujours par un déplacement radical et massif des populations les plus révoltées vers d'autres lieux de la ville : on raisonnera en termes d'éradication pure et simple et jamais en termes d'assainissement des agglomérats spontanés. Ce choix n'est pas anodin et vise d'abord à casser les liens sociaux et l'auto-organisation interne qui régulent l'apparent amas chaotique des baraques. On voit dans les *karyans* des « mondes à part », dotés d'une vie propre, de leurs trafics et de leurs commerces clandestins, de leurs règles et de leurs lois, ce qui fait d'eux, aux yeux des pouvoirs, des foyers potentiels de criminalité et de déviance sociale.

Les nouveaux quartiers nés de cet élan n'ont cependant pas fait mieux que de décliner le ghetto sous une autre forme : on passe alors de l'horizontalité à la verticalité de l'habitat.

Les cités et les nouvelles zones de résidences populaires apparaissent donc et se composent de séries d'immeubles en ciment, regroupés dans d'énormes "barres" d'habitats dans le style des banlieues parisiennes. Cette allusion à une certaine modernité urbaine reste cependant privée des commodités qui lui sont normalement liées, c'est à dire d'un réseau de transport public efficace, d'écoles, de services sociaux, d'espaces culturels et de loisirs pour ses habitants.

Moi, à Hay Moulay Rachid, j'habitais au bâtiment 4. C'était vraiment un endroit mal famé, horrible. Y'avait beaucoup de criminalité, des bagarres, tout le temps des flics. Mes frères trempaient déjà trop là-dedans, surtout Noureddine et Abdellaq. Ils faisaient des conneries. Noureddine ramenait toujours des problèmes parce qu'il s'engueulait avec des gens. Les mères venaient parler avec la nôtre. On était tous tout le temps dans la rue, en virée. Abdellaq sniffait de la colle, aujourd'hui il a arrêté. Il suffisait de passer les porches des immeubles et tu arrivais tout de suite dans des endroits bizarres où tout pouvait t'arriver.

(Anuar 21)

Hay Moulay Rachid a toujours eu mauvaise réputation. Construit pour diminuer rapidement la pression des bidonvilles de Ben M'sik, le quartier se transforme en un complexe résidentiel formé de "boîtes" en ciment socialement homogènes. Certains habitants l'appellent ironiquement "bétonville" ou, par un jeu de mot, Derb Moulay Bfid (quartier Saint Lointain).

occasion, les habitants ne furent pas déplacés dans de nouveaux logements, mais simplement déménagés d'un bidonville à l'autre.

²⁰ Cf. Arrif 1992.

L'opération de Hay Moulay Rachid résulte d'une politique urbaine autoritaire, sans aucune participation des habitants des bidonvilles qui devaient y être déplacés et sans tenir compte de leur besoins. Les critères pour l'assignation des lots d'habitation se basaient ainsi sur un modèle familial très éloigné des modes réels de cohabitation des familles étendues : veuves avec enfants, femmes seules ayant été abandonnées par leur mari ou femmes accueillies par des membres de la famille, noyau familiaux élargis en raison des chaînes migratoires vers la ville qui regroupaient des fragments de différentes familles partageant les mêmes espaces.

Le décalage entre modèle et réalité des modes d'occupation s'est très vite révélée par l'importance des interventions abusives que les habitants ont effectuées sur leurs appartements : construction d'un ou de deux niveaux supplémentaires sur les toits des immeubles, sous-location de certaines parties ou de chambres, etc....

Les habitants du karyan transportent avec eux dans les nouveaux ensembles leurs modes de vie, les stigmates et la marque du ghetto, dont ils sont imprégnés de manière indélébile et qu'ils se transmettent, de génération en génération.

Hay Moulay Rachid est exclu de la ville. Casablanca pour les gens c'est Caaasablanca, la ville fashion, c'est chic, ça bouge, on peut se croire à Miami. Je t'explique mieux: les gens riches disent que Hay Moulay Rachid, c'est pas Casablanca. Pour eux, on est à l'extérieur de la ville, mais c'est à Hay Moulay Rachid, que sont les vrais casablançais. Ceux de Hay Moulay Rachid, Derb Sultan, Attacharok, c'est des gens pauvres, mais ce sont eux, les vrais casablançais ! Les autres, ils sont riches mais si ça se trouve ils viennent de la campagne ! Ya des endroits, par exemple Californie, tu entres dans le quartier et tu vois la richesse. Puis y'a plein d'autres quartiers... Sbata, c'est aussi un quartier dangereux, beau mais dangereux, où il y a la "malavita" comme tu dis... Par exemple, à Maarif, y'a un peu de tout, y' a des riches et aussi des pauvres, Maarif, c'est un endroit tranquille mais pourtant il y a aussi de la "malavita". Le quartier Bernoussi aussi. C'est un quartier où les gens ont du fluss, mais Bernoussi est divisé en deux parties.... Mais bon, tout le monde peut y aller, on te dit pas "tu peux pas rentrer dans ce quartier parce qu'il y a de la richesse". Mais quand même, il y a deux mondes : le riche et le pauvre... une partie de Bernoussi est appelée le "Qods". Ça veut dire le puit, c'est un endroit mal famé, un endroit de pauvres, où les gens sont pas biens, et puis il y a Sidi Bernoussi...le Sidi, c'est pour les riches. Mais c'est toujours Bernoussi...comme Sbata, comme Hay Mohammedi.

(Anuar 21 ans)

Anuar évoque une ville divisée, et pas seulement entre centre et périphérie. Une ville marquée par de multiples frontières sociales, des nuances et des degrés du stigmatisme à l'intérieur même de la périphérie.

Ses façons de cataloguer les milieux sociaux populaires, leurs fonctions, leurs liens et leurs lieux sont minutieuses. Anuar a toujours évolué dans cette géographie complexe et il est en mesure d'en déchiffrer les codes et d'en décrire les nuances. En revanche, sa capacité à distinguer l'autre monde est moins fine : pour lui, la Casablanca des riches, du centre, de la zone Ouest est homogène, totalement étrangère et distante.

La ségrégation territoriale vécue dans les périphéries de Casablanca n'est qu'une projection sur le plan de la ville d'un sentiment de différence et d'infériorisation des milieux sociaux les plus populaires, dont le droit à la ville est accordé par le Makhzen, pour des raisons d'ordre et de sécurité, comme une concession complaisante et sans participation.

La stabilité économique que l'on peut réussir à obtenir après des années de péripéties migratoires ne suffit pas toujours à se délivrer du poids de cette origine et de ce stigmatisme indélébile. Il est très difficile de "sortir du quartier". Le bien-être et l'aisance ne suffisent pas dans un monde où des barrières sociales plus ou moins visibles divisent d'un côté ceux qui parlent français, ont été scolarisés et possèdent un capital social qui leur permet de se sentir à l'aise dans le centre ville, et de l'autre côté ceux qui n'ont que leur *darija*²¹, rapide et pleine de double sens, leur expérience de la rue, que ce soit au Maroc ou en Europe et qui, même s'ils sont revenus au pays en "vainqueurs", c'est à dire plus riches qu'ils n'en étaient partis, ne se sentent finalement réellement chez eux que dans les quartiers où ils sont nés et qu'ils ont cherché à fuir.

Ici, tout le monde rêve de sortir des quartiers, de partir et d'aller habiter à Casablanca, dans un endroit normal, dehors, où il y a de la sécurité, du contrôle, loin des problèmes.

(Anuar 21 ans)

Mais le stigmatisme de la provenance peut aussi être retourné, transformé en un emblème de soi, un orgueilleux symbole de fierté et d'appartenance à un territoire singulier, dans un rapport qui semble paradoxal et contradictoire, plein d'amour et de haine envers sa propre histoire et sa propre origine.

D'habitude entre le campagnard et le citadin, on voit la différence, dans l'aspect, dans la façon de parler ou de bouger. Ça se voit. Si le mec est débrouillard, tu le vois

²¹ Nom commun de l'Arabe dialectal marocain.

à sa façon de faire, à son comportement. Par contre, ceux de Khouribga ou par là, ils suivent un peu la génération comme la nôtre, de Casablanca. C'est ceux de Casablanca qui ont amené la « malavita » en Europe, parce qu'il y a plus de pauvreté à Casablanca. Ceux de Safi aussi... Il y a plus de criminalité, tu vois ? Pas comme à Khouribga, où il y a peut être des écorchés mais pas de criminalité comme à Casablanca, parce que c'est la campagne, ils sont plus tranquilles. En ville, c'est différent.

(Anuar 21 ans)

Savoir survivre à Casablanca finit par inspirer un sentiment de distinction. Dans un contexte où tout est empirique, avoir de l'expérience, savoir bouger et naviguer dans la ville signifie pouvoir survivre à tout, pouvoir affronter n'importe quelle situation, être "débrouillard".

Tout ceux qui habitent dans les quartiers, sont immergés dans l'économie informelle qui les régite. Tous sans exception, même ceux qui ne font pas de trafic ou *l'bizniss*²² parce qu'ils possèdent un emploi moins précaire.

Pour faire face à la carence des services publics en général dans les quartiers, les habitants s'auto organisent. Les liens de parenté, de voisinage, et communautaires (les berbères) structurent des solidarités au sein du quartier. Cette solidarité s'impose comme une réaction à l'exclusion du reste de la ville vécue par les habitants, elle n'est pourtant pas exempte de conflits, souvent âpres.

Dans le quartier, la règle du "*Chouf fiya n'chouf fik*²³" règne, c'est à dire observer et être observé, constamment. L'image publique de soi est fondamentale, puisque la respectabilité personnelle dépend du jugement collectif qui est émis sur chacun, à l'intérieur d'un moralisme partagé qui se fait norme et contrôle social du groupe sur l'individu. La pression au respect de la morale publique dominante, de type religieuse, est très forte. Elle est obtenue à travers les instruments de l'autoritarisme politique et de la délation. La religion, l'adhésion à l'image du "bon musulman" devient le moyen à travers lequel tout est justifiable. Ce conformisme génère des rivalités personnelles, des conflits familiaux, des discriminations et des mises au ban.

Ici les gens parlent tout le temps. Tout le quartier parle. S'ils parlent de toi et tu perds le respect alors tout peut t'arriver. La police ne va pas toucher à un gars de bonne famille. Moi, ils ne me touchent pas parce qu'ils savent que je suis du quartier, ils savent qui est mon père, ils le respectent parce qu'il était tailleur et il cousait les djellabas. Il connaît tout le monde.

²² Business, dans la langue de la rue.

²³ Littéralement, « tu me regardes, je te regardes », la phrase a de multiples sens, mais elle donne ici les règles de la production des images publiques : si tu « sais » sur moi, je « sais » aussi sur toi, tu parles, je parles, etc....

Les plus dangereuses, ce sont les femmes. Elles font circuler les rumeurs, elles les font tomber dans l'oreille des hommes et les hommes les emmènent au bar. Après, ça devient l'opinion de tout le monde.

(Ibrahim 25 ans)

Si un enfant du quartier ne se comporte pas bien dans la rue, nous qui sommes plus grands, nous pouvons le frapper. Mais on le fait pour son bien, pour le protéger.

(Kamel 17 ans)

La défense de l'image publique personnelle répond à un code d'honneur masculin dont les femmes de la famille sont le miroir, en plus d'être souvent au centre de violentes explosions de colère.

Aujourd'hui, je me suis disputé avec ma soeur. L'autre jour, elle est allée travailler avec des habits qui m'ont donné honte. J'ai honte des regards que les hommes posent sur elle. Déjà, elle devrait même pas travailler dans un bar, mais elle réfléchit pas aux choses, elle est bête. J'étais allé là-bas pour boire un café et j'ai dû me bagarrer avec un type qui lui avait manqué de respect. C'est de sa faute, c'est elle qui provoque et tout le quartier parle d'elle, parce qu'elle se déplace en scooter, elle travaille au café... Regarde comment elle se met le voile, elle le met pas comme il faut, elle fait des noeuds et ses cheveux ressortent. Comme ça, tout le monde pense que c'est une pute et que moi je suis pas un homme. Moi, je la comprends ma soeur, mais elle se comporte avec une liberté que tu ne peux pas avoir ici. Moi, je suis allé en Italie, et je sais qu'elle fait rien de mal. Je veux l'emmener ailleurs. Elle est pas faite pour vivre ici. Elle est trop rebelle et ça crée plein de problèmes. (Anuar 21 ans)

Anuar est plein de contradiction en ce qui concerne les règles d'honneur qui régulent la vie du quartier. Il les connaît parfaitement, mais il est en désaccord avec elles. Il en perçoit l'absurdité surtout lorsque cela concerne sa soeur, envers laquelle il manifeste une extrême affection mêlée de jalousie. Malgré sa vision critique acquise en vivant pendant longtemps à l'étranger, il ne parvient pas à se soustraire ouvertement au code de l'honneur dominant et il redoute les conséquences sociales qui pourraient en dériver.

Si t'es riche au Maroc, tu fais ce que tu veux. Tu peux t'acheter ta liberté et de toute façon tout le monde te respecte parce que l'argent te donne le respect. Par contre, si

t'es pauvre comme nous, la liberté c'est un luxe et tu peux pas te mettre trop d'idées bizarres dans la tête. Tu dois survivre et tu dois respecter les règles de là où tu es obligé de vivre. Y'a que les riches qui peuvent être modernes au Maroc.

(Anuar 21 ans)

Dans ces lieux où aucune instance de médiation institutionnelle n'est reconnue et où le droit légal est perçu comme corruptible et injuste, les conflits sont généralement réglés en interne.

Alors, on se bat au couteau, moi je te coupe, toi tu me coupes, je porte plainte et tu me dénonces à ton tour. Comme ça, on va tous les deux en prison et bien sûr aucun des deux ne veut de ça. On est bon tous les deux. C'est ça la loi. En Italie, si je te marque au couteau et toi tu me marques aussi, la police nous envoie tous les deux en prison. Ça n'arrive pas que la police laisse filer. On va tous les deux en taule pour rixe.

Au Maroc, non. On se bat, la police arrive et elle te dit « tu veux porter plainte ? L'autre doit porter plainte aussi puisque tu l'as blessé...alors qu'est-ce qu'on fait ? »

On laisse et ça se règle en famille. Il y a des familles qui vont se disputer en défendant le fils, y'en a qui vont s'excuser ou qui vont se battre. On peut même faire la paix et organiser un repas entre les deux familles. C'est un vrai problème de ne pas faire la paix. Dans le quartier, tu dois toujours te méfier de ceux avec qui tu as eu des histoires.

(Anuar 21 ans)

Malgré sa mauvaise réputation, l'appartenance au quartier sous-tend une identité dans laquelle on s'auto-inscrit, surtout dans la diaspora migratoire quand la reconstruction de soi dans un nouveau scénario transnational ne fait que replacer les gamins des quartiers face à leur provenance, et même si cela ne fait que reproduire les mêmes codes de comportements et les mêmes échelles de valeur que ceux qu'ils ont toujours possédés et qu'ils partagent avec leurs compagnons de *ghorba*.

Les chaînes migratoires entre l'Italie et le Maroc sont déterminées aussi par des correspondances entre territoires singuliers (quartiers et périphéries), qui sont alimentées par les récits des rapatriés et de ceux qui ont déjà expérimentés le voyage.

T'es jamais allée à Porta Palazzo? A San Valentino? A Largo San Vittore? Si tu vas là-bas, tu retrouveras tout Hay Moulay Rachid et tout Sidi Othmane. A Bologne

aussi, y'en a plein...Il suffit d'aller rue Ferrarese et tu vois tout Hay Moulay Rachid.

Question : Rue Ferrarese, ils vont dealer?

Oui, tout ceux de Hay Moulay Rachid dealent. Là-bas, tu trouves jamais un mec de Hay Moulay Rachid qui est comme il faut. Peut être que tu peux le trouver ici, au Maroc, un mec honnête mais pas en Italie. Ils disent : "je vais en Italie et je me lance dans le trafic de drogue". C'est l'information qui circule. Je vais en Italie, sans papiers, et je commence à dealer. Je me fais de l'argent et je rentre au Maroc. Je raconte ce que j'ai fait à lui, à lui et à lui et après qu'est-ce qu'ils vont faire ? Ils y vont et ils font la même chose.

(Anuar 21 ans)

Les récits des compagnons de route créent une légende épique de la migration, un imaginaire de réussite et de projection vers le futur, où la seule mise en œuvre d'un répertoire de « compétences » et de savoir-faire en migration suffirait pour réussir. Mais ces récits sont fallacieux, imprégnés de représentations héroïques de soi, de falsifications et d'omissions sur la réalité des expériences. Les coups, les humiliations, la marginalité de vies vécues dans la clandestinité et dans l'économie illégale en sont éliminés.

Au pays ou à l'étranger, tout le secret est de dissimuler la pauvreté, qui apporte déshonneur et faiblesse, en donnant de soi une image de force, en montrant une capacité de réaction aux conditions structurelles dans lesquelles on est pris au piège.

. Ce sont les casablancais, et surtout ceux qui viennent des quartiers comme Hay Moulay Rachid qui ont amené la criminalité en Europe. Si tu es de Khouribga, même s'il y a aussi de la pauvreté, c'est différent, ce sont des gens de campagne, ils sont plus tranquilles. A Casablanca, dans les quartiers tu trouves ceux qui sont vraiment enragés. Nous on dit toujours ça. À Hay Moulay Rachid, y'a de la pauvreté... d'accord, mais celui qui vient de là il est plus débrouillard que celui qui est riche, pour n'importe quoi, parce qu'il est plus fourbe. Tout vient de là. Les ruses qu'utilisent les gens, la façon de s'habiller... même s'ils sont pauvres... T'as jamais vu un mec du karyan qui s'habille en chemise et cravate ? Lui, il est pauvre. Il s'habille comme ça et il dit "allez vous faire voir, aujourd'hui je vais faire un tour à Casablanca!". Il est fou ! Il a rien. Il a déjà fait pas mal de taule ! Ce jour là, il va s'acheter tous ses habits au marché d'occasion... chemise, cravate, chaussures. Ca lui coûte en tout 200 dirhams... Il se les fait recoudre par un tailleur ou par sa mère, tout propre, il va dépenser 10 dirhams au hammam, il se fait couper les cheveux par un ami. Après il s'habille bien, il se fait la barbe et il part faire un tour. Il va à

California, ou à Ain Chock, mais il est fou.

(Anuar 21 ans)

Il faut dissimuler et travestir la réalité, rester insaisissable et socialement inclassable pour tenter d'échapper à un milieu ou à une catégorie ressentie comme une condamnation de départ et une limitation des possibilités d'évolution personnelle. Il s'agit essentiellement de refuser une origine qui restreint brusquement le répertoire des possibilités d'action sur l'existence personnelle. La fourberie dont parlent les jeunes des quartiers n'est au fond qu'une astuce pour enrayer un mécanisme de reproduction sociale où les possibilités d'ascension et de mobilité sont très restreintes. Un moyen pour démontrer, non pas ce que l'on n'est pas, mais seulement que l'on est différent de ce à quoi on semble condamné. En tant que tel, on a affaire à une forme de dissidence.

Tuhami, c'est le plus grand, celui qui aidait un peu la famille. Il nous a beaucoup aidé quand on était petit. Il partait avec les bateaux, parfois il restait en mer pendant une semaine à pêcher du poisson. Avec ce boulot, il arrivait à ramener un peu d'argent à la maison. Tu vois : tu travailles pour quelqu'un et il doit te payer. Au port, ça marche comme ça, et puis tu fais aussi le boulot pour toi. Tu ramènes le poisson mais ceux qui travaillent dans les bateaux, tu crois quand même pas qu'ils donnent tout le poisson au patron ? Non, en fait ils en gardent un peu pour eux. Comme ça, ils vont le vendre et ils gagnent aussi quelque chose. C'est comme ça que ça marche au port. Le port, c'est tout un business. Y'a du business entre eux : tu pêches, tu vends le poisson à quelqu'un qui le vend à quelqu'un d'autre... et tout le monde gagne quelque chose.

Tuhami était un enragé quand il était plus jeune, mais il ramenait jamais ses problèmes à la maison, il savait régler ses histoires tout seul, il se bagarrait loin de la maison et du quartier. Il était toujours en mer, et puis il rentrait pour deux ou trois jours avant de repartir. Quand on était petit, on allait tout le temps le voir en prison. Une fois, il a été condamné à 6 ans, ça a été la dernière fois. Avec un ami, ils s'étaient disputés avec un mec au port. Ils étaient deux contre un et ils lui ont ouvert le ventre. Le mec est pas mort mais il est tombé dans le coma parce qu'ils l'ont vraiment blessé. Et ils ont fait les 6 années entières. Maintenant mon frère, il est plus comme ça, il s'est marié, il s'est calmé. Maintenant il va plus en prison. C'est pour nous qu'il allait en prison. Il se disputait juste parce que c'est comme ça sur le port. Tu dois te bagarrer pour te faire de la place, pour montrer que tu es là aussi. Il faisait ça pour ramener un peu de poisson à la maison. Tuhami, c'était l'homme de

la maison. On nous respectait tous et on nous appelait les fils de wild birred, c'est le surnom qu'ils lui avaient donné. Tuhami est un pur produit de Moulay Rachid. Il y a vécu depuis tout petit. Il se faisait respecter. Ici, pour pas te faire marcher dessus, tu dois être méchant, prêt à tout. Lui, il était un de ceux qui a toujours un couteau sur lui et tout le monde en avait peur.

(Anuar 21 ans)

Dans les quartiers, la violence permet de survivre, de se défendre, d'exister. Dans une sorte de continuité, la violence structurelle subie et transformée en condition sociale s'entremêle avec une violence infligée, qui reproduit et amplifie l'oppression sur les pairs.

Economies souterraines, clandestines, informelles, criminelles.

A Casablanca, dans l'Ancienne Médina et les quartiers, on trouve un large l'inventaire des formes de travail et d'exploitation possibles, ainsi que des mondes sociaux qui se construisent autour : artisanat, commerce de rue, travail au noir, à la journée, précaire, travail des enfants, petits travaux de réparation ou de bricolage tels que cordonniers, tailleurs ou forgerons, services à domicile, services informels de transport d'objets ou de personnes, commerce d'objets d'occasion, de contrebande ou de contrefaçon, recel, prostitution, trafic de drogue et de médicaments, etc...

Derb Ghallef, marché informel au beau milieu de la ville est à ce titre particulièrement exemplaire. Les premiers ordres de démolition des bâtiments en dur sur les parcelles de terrain en location remontent aux années 1920. Depuis cette date, le quartier s'est agrandi, malgré les ordonnances émises sous le Protectorat, dont l'époque fut marquée par l'apparition totalement anarchique d'un quartier "indigène" composé d'immigrés arrivés récemment en ville, au beau milieu de la zone réservée aux Européens. Les démolitions n'ont cependant jamais été mises en oeuvre et Derb Ghallef devint vite une gigantesque zone de commerce, où les habitants travaillaient de nuit afin d'échapper aux contrôles de police. Rapidement, Derb Ghallef se transforma en un quartier immense et son économie spontanée commença à être absolument nécessaire pour répondre aux besoins de centaines de familles. Pour des raisons de paix sociale, les administrations communales ne purent alors faire autrement que de prendre acte de son existence.

L'économie informelle devint une forme de "résilience des exclus"²⁴, lorsque les marchés de l'emploi formel sont incapables d'absorber la totalité de la main d'oeuvre disponible.

D'après les données d'une enquête²⁵ commandée par le gouvernement marocain, et sans doute

²⁴ Cf. La revue ECONOMIA, n.2, février-mai 2008.

²⁵ Cf. Royaume du Maroc – Ministère du Développement Social, de la Solidarité, de l'Emploi et de la Formation Professionnelle – Département de l'Emploi (2000).

sous-estimées à cause des difficultés à évaluer l'ampleur d'un tel phénomène, un habitant de Casablanca sur quatre travaille dans l'économie informelle.

Dans les marchés tel que celui de Derb Ghallef, l'économie informelle, les relations personnelles et la contrebande sont entremêlées indistinctement. Les Jouteya²⁶ deviennent des lieux de revente de marchandises d'occasion, dont la plupart est importée par les migrants européens durant leur séjour d'été au pays. Ces derniers se font ainsi les fournisseurs d'un type de commerce qui reste en dehors de toute comptabilité fiscale. Cependant, cette économie informelle échappant à la vigilance officielle possède quand même certaines formes de contrôle, qui génèrent à leur tour un nouveau marché. Celui-ci est constitué des "pots de vin" qu'il convient de payer à la police pour "acheter" son échoppe illégale, éviter la fermeture et échapper aux poursuites légales ou à une éventuelle arrestation pour trafic de marchandises de contrefaçon.

Les contrôles réguliers et les confiscations de marchandises sont des actions rituelles qui permettent de rappeler la menace d'une possible intervention punitive de la part des forces de l'ordre, incitant les commerçants à chercher eux-mêmes une "protection" auprès d'un représentant des forces de l'ordre, qu'il faudra bien entendre rétribuer.

Informelle et précaire, cette économie est toujours soumise aux imprévus. Elle permet donc tout juste de survivre, mais ne produit aucune intégration sociale. Dans le panorama de l'économie informelle, il faut distinguer les activités commerciales, comme celles qui se développent dans la Jouteya de Derb Ghallef suite à l'investissement d'un petit capital de départ, de l'ensemble des petits services qui se développent dans la rue, et qui fournissent un maigre gagne-pain, à peine suffisant à couvrir les besoins de la journée. Ces petits services comprennent une myriade d'activités, parfois très ingénieuses. Les hommes peuvent nettoyer le poisson, vendre des cigarettes au détail, cirer des chaussures, travailler comme faux guide pour les touristes, trouver des passagers pour les grands taxi ou pour les bus, vendre des fruits secs dans les cinémas ou dans la rue, faire office de porteurs à la gare ou de gardiens de nuit dans les parking de taxi, vendre sur le bord des routes des escargots à la vapeur, des fritures de sardines, du pain, de la menthe, des figues de barbarie, etc... Les femmes se consacrent à vendre des *m'smen* et des biscuits qu'elles cuisent, à réaliser des tatouages au henné, à travailler comme masseuse dans les hammams. Enfin, les enfants s'attellent à des tâches telles que cirer des chaussures, vendre des bonbons, des mouchoirs et des sandwichs dans les bus ou vendre des sacs en plastiques dans les marchés couverts.

La plupart des petits boulots de la rue sont ambulants, mais chacun possède sa zone qu'il a réussi à conquérir parfois par la force. Le travail des enfants est très courant malgré les conventions internationales ratifiées par le Maroc qui interdisent, par exemple, l'embauche des mineurs de moins de 15 ans.

²⁶ Jouteya est un terme de dialecte qui signifie marché de l'occasion. Le mot a été formé sur la racine du verbe français « jeter ».

Dans ces économies informelles, on ne fait aucune différence entre le travail des adultes et celui des enfants. Le seul élément de discrimination vient du degré de force, de résistance et d'exploitation auquel peut être soumis un mineur. L'habileté n'est même pas un facteur qui limite l'emploi du travail des enfants puisque la plupart des petits boulots précaires et ambulants ne requièrent aucune spécialisation, capacité ou connaissance technique spécifique. Dans de nombreux cas, le travail des enfants apparaît même plus avantageux car ces derniers possèdent une faible capacité à négocier et une forte vulnérabilité à l'exploitation.

Selon les estimations de la Direction de la Statistique, au Maroc, 642 000 enfants de 7 à 14 ans sont considérés comme actifs, soit 11% de ce groupe d'âge. Ce phénomène est particulièrement développé en milieu rural, où se concentrent 87% des enfants travailleurs du Maroc. Toutefois, les estimations officielles ne semblent pas refléter toute la réalité du problème. En effet, près d'un million et demi d'enfants en âge d'être scolarisé ne vont pas à l'école et le travail domestique n'est souvent pas pris en compte. Or, une étude réalisée sur les filles domestiques âgées de moins de 18 ans dans la Wilaya de Casablanca révèle que 22 940 jeunes filles de moins de 18 ans travaillent comme domestiques dans le Grand Casablanca, dont 59,2% d'entre elles sont âgées de moins de 15 ans.²⁷

La durée d'une journée de travail d'un mineur peut être comprise entre 10 et 12 heures. Dans de nombreux cas, le salaire perçu est extrêmement bas et, la plupart du temps, entièrement remis à l'adulte qui le fait travailler, membre de la famille ou non. Les enfants travailleurs subissent très souvent des châtiments corporels infligés par ceux qui les exploitent. Les milieux dans lesquels ils passent leurs journées sont souvent insalubres et l'astreinte au travail les conduit souvent à abandonner l'école.

J'ai commencé à travailler à 5 ans, avec mon frère qui a 4 ans de plus que moi. Je ne gagnais pas beaucoup d'argent avec ce boulot, on faisait des assiettes en céramique. Le type nous exploitait. D'habitude il nous payait à la fin de la semaine. Comme on était petit, il nous donnait presque rien. En fait, quand tu as 5 ans, tu as l'impression que 20 dirhams c'est beaucoup. J'achetais quelques bonbons et un petit jouet ou quelque chose à manger et c'est tout. C'était horrible de travailler là-bas, le patron te faisait rester longtemps, il y avait plein d'enfants, il nous engueulait si on parlait et il nous frappait avec un bâton. J'ai vendu des sacs en plastique au souk aussi et je récupérais aussi les choses en verre. Avec 5 dirhams, tu peux acheter 30 sacs et ensuite tu les revends à 50 centimes chacun au marché du poisson. Moi, je faisais ça pour m'acheter un ballon.

²⁷ Cf. "La situation des enfants au Maroc" rapport UNICEF 2007.

Pour t'acheter un ballon ici, tu peux mettre de l'argent de côté à deux. Je le faisais avec un autre enfant. On économisait pour acheter un ballon qui coûtait 50 dirhams, un grand ballon en cuir. Je donnais aussi un peu d'argent à ma mère, qui n'avait pas assez pour nous donner à manger.

(Dalil 16 ans)

Inévitablement, toute une économie criminelle se forge parallèlement une place aux côtés de cette économie informelle. Elle s'entremêle et se superpose à ses espaces.

Plus que dans les quartiers où cela reste relativement invisible, l'Ancienne Médina est un lieu d'observation idéale pour mettre en lumière cette superposition.

Journal Casablanca 20 septembre 2010

Tôt le matin, un étrange silence règne sur la Médina. Les rues sont encombrées de mille étals, charrettes, personnes qui vendent des cigarettes au détail, allongées par terre. Les ordures sont jetées à même le sol, et entassées dans les coins le long des murs de la rue. Les balayeurs la ramènent au milieu de la place à l'aide de longs rameaux de palmiers avant de la ramasser. Ensuite, les bruits du matin sont ceux des camions de poubelles et des vendeurs de pain qui passent en criant. Il y a un calme étrange mais il ne dure pas longtemps, car dès 8 heures les boutiques commencent à ouvrir. Les vendeurs d'olives préparent leurs étals, sortent les olives des grands bidons en plastiques, les exposent et les assaisonnent, les femmes sortent acheter de la menthe fraîche pour faire le thé. Certaines ont déjà un enfant accroché à leur jupe ou un grand plat en fer sur la tête avec le pain qu'il faut aller faire cuire dans le four du quartier. Avec des litres de désinfectant, les commerçants, surtout des hommes, nettoient la partie de la rue qui se trouve juste devant leur boutique.

A 10 heures, l'homme qui cuisine des sardines grillées s'installe déjà sous ma fenêtre avec sa charrette. Six sardines, une salade d'oignons et de tomates coupées en dés, du pain et une soucoupe de piment. Le tout pour 10 dirhams, à manger dans la rue sur des tabourets en plastique, autour de petites tables faites de caisses retournées et de planches de bois. Tout est immanquablement défoncé et abrité sous un parasol dangereusement rafistolé par des fils de fer qui pendent de tous les côtés. Le chef de cette place de la Médina est un homme très corpulent appelé "Le Gros". Le Gros est un dealer qui ne vend pas directement mais organise le travail du deal. Tous les mouvements ayant lieu sur la place sont liés et subordonnés à lui.

Il s'assoit toujours dans le bar qui est à l'angle de la place, d'où il contrôle toute la

zone. Le soir, à une certaine heure, l'homme qui fait griller le poisson doit d'ailleurs démonter son échoppe pour laisser sa place aux dealers qui doivent commencer à travailler exactement dans ce carrefour. Le Gros ne se montre jamais avant le soir et la cuisine peut tourner toute la journée, tant qu'il y a de la lumière. L'échoppe de sardines possède même son service de livraison et le gérant envoie des gamins avec des plats de sardines à travers la médina à ceux qui ont commandé pour la pause du midi. C'est ici que mangent les vendeurs de cigarettes, les femmes venues des quartiers avec leurs enfants pour faire des achats, les marins qui semblent tous loger à la pension de la place, l'Hôtel des Amis.

Deux chambres du rez-de-chaussée de cet hôtel ne sont louées que pour la nuit. Leurs fenêtres sont fermées et barricadées par une grille en métal entièrement rouillée car, vu qu'elles sont à hauteur d'homme, les regards de la rue pourraient facilement y pénétrer. Ces deux chambres se font face et donnent sur une petite entrée dont la porte s'ouvre sur la "réception". Ces deux chambres sont louées aux prostitués et à leurs clients, aux jeunes marins qui, dès leur salaire en poche, se paient une nuit de plaisir avec une fille du métier.

Sur la place de Casa Port, la zone du Gros, il y a deux bars. Celui qui fait face à la place est le quartier général du chef des dealers, de ses travailleurs et de leurs femmes. Le soir, on y fume ouvertement le kif et le haschich car la police ne pénètre pas dans cette zone.

Cependant, ce carrefour n'est pas une zone franche sans règle, et il y a parfois des vols et des agressions. L'autorité du Gros n'est pas absolue et elle lutte toujours contre le chaos de l'initiative privée du crime.

La petite armée qui travaille pour le Gros est composée d'hommes très amochés par leur activité et leur style de vie. On les distingue mal des ivrognes du quartier. Leur peau est tannée par le soleil et éprouvée par la mauvaise alimentation. Ils sont très maigres, portent des vestes lissées par l'usage au point que le tissu en est devenu brillant. Ils ont aux pieds des sandales, marchent en traînant les pieds et fument marquise sur marquise. Ils ont l'air très vieux. Leur aspect abîmé les fait se confondre avec les murs et la rue. On ne les voit que pendant la journée. Eux, ce sont ceux qui ont une place fixe. Ceux qui observent tout le temps ce qu'il se passe, les sentinelles de la rue. L'un vend des cigarettes, l'autre est un mendiant qui marche sur les mains à cause de ses jambes déformées par une maladie, un autre encore vend des fruits sur une charrette. D'autres sont assis au bar toute la journée à fumer, à jouer aux cartes et à regarder les courses hippiques sur lesquelles ils ont

parié. En définitive, chacun exerce son petit métier et complète son revenu avec l'argent que donne le Gros pour la surveillance.

Ensuite, il y a les dealers «ambulants» qui sortent la nuit. Ils sont dangereux, nerveux, arpentent le quartier à pas rapides, et sortent leur couteau au premier mot de travers. Ils ne se cachent pas. La loi, c'est eux qui la font. Ils travaillent aussi pour le Gros mais restent incontrôlables. Parfois, ils déclenchent des bagarres avec les clients ou entre eux. Ils sont tout le temps sous l'influence des substances qu'ils revendent. Ils n'ont peur de rien et leurs corps le dit, couvert qu'il est de balafres au couteau, de tatouages faits en prison. Une extrême agilité pleine de tension fait bouger leurs muscles comme des cordes.

Jusqu'à environ 22 heures, on est encore plongé dans l'agitation habituelle de la Médina. Les mobylettes pétaradent, les sons se mêlent, le raï, le reggae, des chansons italiennes, jaillissent des radios, des Ghetto-Blasters portables ou des étals des vendeurs de CD piratés.

Les vendeurs ambulants, les commerçants des petites boutiques d'alimentation, les barmans, cuisiniers des échoppes savent tout des trafics qui ont lieu dans le quartier où ils travaillent. Personne ne les dérange et personne n'a confiance en personne car c'est la seule règle qui vaille pour survivre.

Après 22 heures, la musique change. Le Gros arrive et prend place dans son bar, toujours à la même table. Il vient souvent avec sa femme, enceinte, marocaine sans voile vêtue à la mode européenne dans un style tapageur et un peu provocant, pantalons et tee-shirt moulants. Elle est toujours assise à côté de lui. Pendant toute la soirée. Elle ne bouge jamais de cette table. Elle ne parle avec personne d'autre que lui.

A partir de cette heure, le bar devient une sorte de disco- pub. La musique change et se fait plus agressive, le volume augmente. Les "Rabbi Rabbi" de Cheb Bilal, invocations inconsolables à Allah autour des souffrances de la migration, disparaissent et un raï plus patiné et synthétique remplit l'espace sonore.

Il est presque minuit, un dealer commence à se disputer avec un client, la discussion s'enflamme et dégénère. Ils commencent à se pousser et ils en viennent aux mains. Quelques hommes du bar tentent de les séparer, les retiennent par les bras pendant que ceux ci continuent à se jeter en avant. Ils retiennent le jeune et lui conseillent de s'en aller et de laisser tomber. Ils savent sans doute que le dealer en question est dangereux. Il semble en proie aux karkoubi.

Les cris sont de plus en plus forts, le dealer court rapidement vers la maison voisine du bar; où, je le suppose, il habite. Il s'approche d'une porte en bois fermée et défoncée qui a l'air de donner sur une sorte d'entrepôt ou de cave. Il enfle sa main à l'intérieur et en tire une barre en bois et un couteau long comme une épée, un arsenal personnel qui étaient caché ici au cas où. La barre dans une main et l'épée dans l'autre, il s'approche du jeune en cherchant à l'atteindre avec l'une puis avec l'autre. Le jeune esquive miraculeusement les coups, s'éloigne puis se remet à le défier. Le dealer s'arrête puis revient à l'assaut. On dirait une danse aux rythmes trépidants. Les personnes qui assistent à la scène font un cercle autour d'eux en les laissant au milieu. Il y a aussi des femmes et des enfants. Une course poursuite commence. Le jeune s'enfuit par les ruelles latérales de la place, le dealer aux trousses, suivi à son tour par les personnes qui regardent, comme un cortège. Ils font le tour à toute vitesse dans les ruelles et, par vague, tout le cortège réapparaît sur la place. L'histoire dure un bon moment. Personne n'appelle la police. Personne ne se penche aux fenêtres. Seuls ceux qui étaient déjà dans la rue, qui en font partie, participent à la scène.

La police ne rentre presque jamais sur cette place et on règle ses comptes entre soi, en interne. C'est une autre loi qui règne, celle du Gros. A un moment de la bagarre, il intervient en cherchant à freiner le dealer car le bruit commence à être dérangeant. Rapidement, il comprend que son travailleur est hors de lui, éméché ou drogué, et, afin de ne pas récolter une nouvelle balafre inutile sur la figure, il le laisse se défouler. Il est indéniable que le Gros n'arrive pas à contrôler fermement la situation.

Le lendemain, deux policiers en civil arrivent en moto. Les sentinelles sifflent et la place est immédiatement en mouvement. Le mendiant disparaît, tout le monde fait semblant de poursuivre son activité mais tous observent. Les policiers vont droit au but, ils savent qui ils doivent arrêter et ils emmènent un client et le dealer qui était en train de lui vendre une dose.

Le soir même, le Gros arrive éméché et hurle, à l'attention de celui qui a « balancé »: “Qui est l'infâme qui a fait ça ? Maintenant il va devoir sortir! “ Sur la place, les équilibres criminels sont en train de se redéfinir. Le Gros sait que son temps est compté et que l'argent avec lequel il a acheté la police pour contrôler cette place ne sera bientôt plus suffisant. La situation commence à lui échapper.

Le Gros a été poignardé. Je n'ai pas vu la scène. Ça s'est passé dans un coin à côté du bar, où il s'assoit tous les soirs. Cette fois encore, pas de police.

L'économie criminelle n'est pas seulement une activité économique, elle devient un véritable mode de vie qui structure les milieux sociaux où elle se développe. Elle impose un certain usage de l'espace urbain et génère des formes de domination sur toutes les activités s'exerçant sur une portion de territoire. Elle établit des hiérarchies et des rôles sociaux en fonction de ses propres règles : la violence et l'aptitude à inspirer la crainte, la dangerosité, l'honneur, la capacité à organiser et à coordonner les trafics, ou à construire des monopoles pour l'approvisionnement en drogue et en alcool. Ainsi, même les enfants les plus jeunes habitant dans ces territoires baignés par une économie de la violence en absorbent les règles. Leurs jeux reproduisent parfois ce qu'ils voient faire tous les jours par les adultes. Ils recherchent l'affection et l'attention des grands, concédant ainsi dangereusement leur confiance à quiconque se montre gentil avec eux. Ils pleurent rarement, même s'ils tombent ou se font mal. Vers 6 ans, ils sont déjà indépendants et ils se déplacent librement dans la Médina. Ils prennent soin des plus jeunes frères et soeurs, emmènent le pain au four. Les garçons passent la plus grande partie de la journée dehors, loin du contrôle des mères, alors que les filles participent aux tâches ménagères dès leur plus jeune âge.

Des femmes participent activement à cette économie criminelle, et ce sont elles qui sont souvent exposées aux plus brutales violences.

L'Ancienne Médina est un vaste et dense *bazar*. Tout se concentre dans ses ruelles bondées qui constituent un pôle d'attraction de toutes les activités, licites ou illicites, qui se développent dans les quartiers périphériques.

L'Ancienne Médina est aux quartiers ce qu'une mère est à ses enfants. Malgré la distance, les trafics qui relient le cœur de la ville avec la ceinture des quartiers limitrophes sont continus et réguliers, même si les quartiers possèdent leur propre autonomie et leur identité.

Les mineurs qui vivent dans la rue traversent tous ces milieux. Ils connaissent les dealers, les voleurs professionnels de la Médina, les passeurs qui s'arrêtent au bar et offrent leurs connaissances à une armée de gamins bien disposés à partir un jour pour l'Europe en utilisant les canaux de l'immigration clandestine.

Ils se promènent la nuit dans les ruelles les plus dangereuses de l'Ancienne Médina. Personne ne s'occupe d'eux.

Paradoxalement, ce sont les seuls lieux desquels ils ne se font pas continuellement chasser, mais personne ne les y traite comme des enfants.

Leur insertion dans l'économie criminelle est subalterne. Ils exercent de petites fonctions, volent, font les sentinelles pour les dealers et avertissent quand la police arrive, mais ils ne travaillent pas

directement dans le commerce de la drogue. En effet, personne n'a confiance en eux car ils sont tous dépendants de la colle.

Le fait de côtoyer ces mondes les expose à la violence des adultes qu'ils rencontrent dans la rue. N'étant les enfants de personne, leurs corps sont perpétuellement exposés à l'outrage.

Safi: Maroc profond

Safi (ou en arabe Esfi) est une ville côtière située entre Casablanca et Essaouira, dont elle est loin d'avoir l'attrait touristique. C'est une ville en apparence agréable, striée de larges rues, une promenade maritime panoramique dans la vieille ville, une Médina entourée des fortifications construites par les Portugais qui conquièrent la ville, ainsi que du quartier qu'ils construisirent à ses pieds, surplombant l'océan, et une longue tradition de la céramique artisanale, celle que les touristes achète dans les boutiques de Marrakech. Safi a tout d'une ville heureuse ? Pas si simple.

Quatrième port commercial du pays quant au volume des échanges avec l'étranger, Safi est aussi le premier port de pêche à la sardine du pays. Le développement économique du port commença d'ailleurs avec la pêche et le commerce des sardines. Autour de cette activité, se développa une industrie agroalimentaire pour leur transformation et leur exportation, ainsi que des activités parallèles liées à la production des emballages et à la conservation. Petit à petit, apparurent des chantiers navals et des entreprises d'import-export. Avec la découverte dans la région d'un gisement important de phosphates, dont le Maroc est par ailleurs le plus grand producteur mondial, Safi devient avec son port un pôle intéressant pour l'implantation d'industries chimiques pour le travail et l'exportation des dérivés des phosphates.

Le développement de l'industrie chimique dans la région est le principal responsable d'un processus progressif de pollution qui eu des effets notables sur la baisse de la densité de poissons dans les eaux côtières. Pour pêcher, il devint nécessaire de s'éloigner toujours plus vers le large et les petits bateaux de pêches devinrent rapidement obsolètes et incapables de s'adapter à ce nouveau type d'activité. De nombreux pêcheurs se convertirent ainsi en "ouvriers de la mer".

Ne disposant pas d'une capacité d'investissement suffisante pour acquérir des embarcations capables de rester en mer pendant des semaines entières, les conditions de travail et de salaire pour tous ceux qui travaillent dans le secteur s'aggravent notablement. Même l'industrie de transformation de la pêche, qui avait des rythmes de travail saisonniers et où travaillaient surtout des femmes, et malgré les salaires restreints qu'elle garantissait (entre 500 et 1000 dirhams²⁸ par mois), a subi une récession. Le secteur de la pêche, secteur qui fut le plus lourdement affecté par la crise, est aussi celui où sont traditionnellement employées les couches les plus populaires,

²⁸ Environ 50 à 100 euros.

précipitées du coup dans une précarité encore plus grande. La distance sociale se creusa fortement entre ceux qui survivent de l'économie précaire et informelle générée par le port et par les petits commerces de la Médina et les ouvriers spécialisés de l'industrie des phosphates. Aujourd'hui cette distance est tellement grande que les employés de l'entreprise nationale OCP (Office Chérifien des Phosphates) sont considérés comme une véritable élite sociale²⁹ qui vit loin du centre, dans la zone moderne de Safi avec ses immeubles, ses parkings, ses villas bien clôturées, ses écoles et ses espaces verts.

Marsa (le port)

Pour découvrir le monde des quartiers populaires de Safi, il suffit de monter sur les collines à l'intérieur de la ville en s'éloignant de la côte. C'est ici que vivent les hommes qui descendent chaque jour au *marsa* pour travailler dans la pêche à la sardine ou dans les mille autres petits travaux informels générés par le port. Ils travaillent à la manutention des bateaux, ils sortent en mer pour pêcher la sardine, ils déchargent le poisson et le vendent au marché du port, ils transportent et vendent la glace pour le conserver, ils le nettoient ou ils ramassent ceux qui sont tombés pendant les opérations de déchargement pour le vendre et gagner ainsi de quoi survivre pour la journée. Il y a aussi ceux qui restent aux alentours, suivent toutes les opérations et attendent une occasion pour gagner quelques cigarettes en échange de quelques menus services.

La *marsa* est un monde complètement masculin, où il est nécessaire de réaffirmer quotidiennement son rôle et se délimiter un espace dans lequel pouvoir travailler. Ceux qui travaillent comme pêcheur de 7 h du matin à 6h du soir peuvent parvenir à gagner 100 dirhams par semaine (environ 10 euros). Mais nombreux sont ceux qui gagnent beaucoup moins, ou qui travaillent juste pour pouvoir ramener à la maison un sac de poisson pour se nourrir.

A la *marsa*, c'est le respect qui compte. Les histoires des hommes qui y travaillent sont gravées sur les corps. Les longues balafres au couteau rappellent une rixe, les tatouages un passage en prison. Les gamins ont le visage brûlé et vieilli par l'effort quotidien et par tout ce qui aide à le supporter comme par exemple l'alcool pas cher et de mauvaise qualité.

²⁹ Le salaire mensuel d'un ouvrier de l'OCP tourne autour de 3000 dirhams (un peu moins de 300 euros), mais nombre d'entre eux travaillent à l'OCP avec des contrats élaborés par des entreprises de recrutement de main d'oeuvre et ne bénéficient donc pas, en plus de leur salaire, d'une série de bénéfices sociaux intégraux, ni parfois même du salaire minimum obligatoire. Les mineurs qui travaillent dans les régions où sont situées les mines d'extraction des minéraux, comme Khouribga, perçoivent des salaires inférieurs et sont exposés aux lourds aspects nocifs que comporte cette activité. Les dommages environnementaux de l'industrie des phosphates dans les régions où elle est localisée sont considérables et s'aggravent en raison du manque de normes et de contrôles sur la sécurité des processus de travail. En termes de santé, ceux qui paient les coûts de cette activité industrielle ne sont pas seulement les ouvriers mais aussi toutes les populations résidentes sur les zones d'extraction et d'exploitation. Polluant les eaux et les terres, les phosphates détruisent les dents et sont la cause de nombreuses maladies respiratoires. Khouribga, véritable « company town », symbole de ces problèmes, est également origine d'une forte migration clandestine.

Journal Safi mai 2010

Abdelrahim et Badreddine travaillent tous les deux au port. Ils sont tout le temps ensemble. Ils n'ont pas le même poste mais travaillent pour le compte du même patron. Ils se protègent entre eux car ils sont amis.

Abdelrahim a 27 ans, mais il en fait beaucoup plus.

Il lui manque une bonne partie de ses dents de devant, cassées à force d'ouvrir des bouteilles de bière et de mastiquer du karkoubi. Combinés à l'alcool, ils provoquent de véritables accès d'agressivité, des délires de persécution, des hallucinations et des états paranoïaques qui ne font que redoubler la violence déjà bien présente dans la rue.

Le requin est le symbole que se sont donné des gamins de Safi. Nombreux sont ceux qui se font tatouer le mot "shark" ou un requin sur le bras. Abdelrahim en revanche s'est fait tatouer un dauphin quand il était en prison. Un animal doux et pacifique dont il fait son totem: quelqu'un qui se fait respecter, qui sait utiliser le couteau si besoin est mais qui est fondamentalement non violent, capable de faire preuve d'une grande générosité envers ses amis et envers les gamins du quartier qu'il considère comme sa famille.

Le corps de Abdelrahim est recouvert de cicatrices de coupures et de blessures au couteau. Sur le visage, le torse, les pieds, les bras. Il s'est lui-même infligé certaines de ces blessures, dans un état second, sous l'influence d'un mélange d'alcool, de drogue et de musique raï. D'autres sont des trophées de la guerre des rues dont Abdelrahim n'est malgré tout pas fier. En effet, pour lui la ville est pleine de frontière et, avec ses balafres, il a honte de pénétrer dans les bars de la Médina pour boire un thé. Ses lieux sont le quartier, la marsa, les bois et les plages isolées où il se retire avec Badreddine et d'autres amis pour boire et fumer le kif des journées entières quand il ne travaille pas.

Dans les quartiers et en bas au port, Abdelrahim est respecté, mais dans le monde "comme il faut", il est mis à l'écart.

Dans cette situation, quelle est la véritable frontière infranchissable ? Celle sociale de la société dans laquelle il vit ou celle, politique, de l'Europe-forteresse ?

Abdelrahim a essayé plusieurs fois d'émigrer clandestinement. Il a fait le voyage en montant pendant la nuit sur les bateaux du port qu'il connaît si bien. Il a passé des nuits entières à étudier les tours et les horaires d'ancrage des bateaux. Il s'est bourré de karkoubi pour surmonter sa peur des gardiens et de leurs chiens entraînés et capables de dépecer un homme. Il a couru pour sauter les barrières et échapper à

la surveillance de la police. Il a plongé de nuit dans l'eau gelée et profonde. Il s'est hissé sur les chaînes qui attachent les bateaux au quai. Il a expérimenté les longs voyages, caché dans les soutes pour ne pas être découvert par l'équipage.

Emigrer est un projet individuel mais l'entreprise est collective. Si 30 personnes entrent en pleine nuit dans le port, elles créent un tel remue-ménage que quelques uns réussissent toujours à échapper aux contrôles. Ensuite, tout le monde reste seul avec son rêve d'émigration, et chacun doit trouver, seul, la force de continuer.

Trois fois Abdelrahim a réussi à sortir, trois fois il a été rapatrié. La dernière fois, les marins espagnols ont écouté son histoire et avant de le faire débarquer à Safi, ils lui ont offert de l'argent. Avec cet argent, il a réussi à s'acheter un scooter. Ça marche comme ça sur les bateaux. Il faut espérer rencontrer les personnes qui vont t'aider à débarquer, qui ne vont pas te dénoncer immédiatement aux autorités portuaires à peine arrivé en Europe. On dit que les Espagnols, les Français et les Portugais sont bons, et que le pire qui puisse arriver, c'est de tomber sur un bateau chinois. La légende veut que les Chinois soient capables de te jeter en pleine mer s'ils te trouvent.

Ensuite, pour lui, le rapatriement a été à chaque fois la prison, le désespoir d'avoir échoué, la nouvelle tentative pour sortir, car pour Abdelrahim, avec 400 dirhams par mois, le futur n'existe pas au delà du présent. Il souhaiterait aider sa famille et ne pas voir ses frères suivre la même voie que lui. Même s'il gagne très peu, Abdelrahim a eu de la chance de trouver son travail de pêcheur. Son patron, le propriétaire du bateau de pêche, a payé la caution pour le faire sortir de prison la dernière fois qu'il a été arrêté après avoir agressé un autre gamin. Sans lui, il aurait certainement été condamné à de nouvelles années d'emprisonnement. Il l'a fait par pitié pour sa mère, qui est une femme respectée dans le quartier pour sa générosité et son honnêteté.

Je vais le voir avec Anuar au port où il travaille désormais. Il est en train de peindre la barque avec laquelle, dans quelques semaines, il recommencera à sortir en mer pour la pêche aux sardines. Il nous prête les clefs du scooter en nous prévenant qu'il est sans assurance ni amortisseurs. Il nous donne aussi un sac débordant de poisson pour la mère d'Anuar. Nous allons saluer Aziz, qui est en train de couper la glace qui servira à conserver la pêche du jour dès que les barques rentreront au port.

Le corps d'Abdelrahim est un corps-manifeste. La mémoire de la violence sociale subie et de la

violence physique infligée est inscrite dans ses cicatrices et dans sa détérioration. Son corps a enregistré toutes les expériences traversées, les tentatives d'émigration, les actions illégales, la prison, l'abus de substances, l'effort au travail. Anuar qui n'avait pas vu Abdelrahim depuis longtemps et qui conservait de lui des souvenirs d'enfant, m'a parlé du choc qu'il a eu à retrouver son ami ainsi transformé, après avoir dilapidé tout son capital de force et de santé. Il est plein d'effroi, empli d'un fort sentiment de révolte et de refus envers des conditions de vie qui semblent réservées à ceux qui, comme lui, sont rapatriés d'Europe au Maroc.

Quand j'ai vu Rahim pour la première fois après de nombreuses années, j'arrivais pas à le reconnaître. Et puis, quand il m'a parlé, j'ai su que c'était lui. J'avais envie de pleurer mais je ne voulais pas lui montrer que j'étais secoué par ce qu'il était devenu. Avant, Rahim était très fort, grand, musclé. Dans le quartier, c'est lui qui courait le plus vite. Il faisait la course avec les autres gamins et avec mon frère. Comme il était trop rapide pour tout le monde, il me prenait sur ses épaules et il courait avec moi sur son dos. C'était toujours lui qui gagnait. Il savait tout faire, on aurait dit un chat, mais en plus il était fort. Il s'est détruit. Entre les pastilles, l'alcool et tout le reste, on dirait qu'il est rongé.

(Anuar 21 ans)

Quand il est revenu à Safi après avoir passé quelques années en prison à Casablanca et être resté ensuite quelques temps à risquer pour l'Europe, Rahim est allé à la Médina. Il y avait des gens nouveau dans la criminalité et les agressions. Des gens qu'il ne connaissait pas. Si tu entres sur le territoire de quelqu'un qui ne te connaît pas, il te provoque. Alors il faut être intelligent et Rahim le savait. Le premier soir qu'il a essayé de discuter avec un type, il a fait le fou. Il s'est mis au milieu de la route, il a enlevé son tee-shirt et il hurlait avec un couteau dans la main pour faire comprendre qu'il n'acceptait de se soumettre à personne, qu'il était dangereux. Quand tu vois toutes les cicatrices qu'il a sur le corps, des cicatrices de part en part qu'il s'est faites lui mêmes... voilà, il se fait respecter en fait. C'est un respect synonyme de peur mais c'est le langage qui fonctionne ici. Rahim m'aime bien. La première chose qu'il m'a dit quand je suis revenu c'est que, si quelqu'un me touchait, je devais aller le voir. Dans le quartier, personne ne me reconnaissait et il a dit "lui, c'est mon frère. Voilà ! Rahim, c'est le seul qui ne m'a pas jugé, qui ne m'a pas demandé si j'avais fait de l'argent en Europe, qui ne m'a pas regardé mal parce que tout le monde disait que j'avais été dans la drogue en Italie. Je me suis vraiment

senti totalement accepté par lui, plus que par tous les autres, tous ceux qui vont prier à la mosquée.

(Anuar 21 ans)

Abdelrahim a fait de la prison pour avoir presque laissé pour mort un gamin lors d'une bagarre de rue. Il ne trouvera jamais un travail en dehors de la *marsa*, il vivra toujours dans le quartier où il est né sauf s'il réussit un jour à émigrer. Mais, dans la prison que représente sa vie, c'est lui qui m'a le plus parlé de la liberté.

Nora: ma copine

Noureddine est assis sur les rochers qui surplombent la mer dans le vieux quartier portugais du port de Safi. Il est en train de sniffer de la colle avec un sac en plastique sur lequel il a étalé un peu de Noraltex, un solvant qu'on utilise pour fixer le vernis dans la fabrication des meubles. Un petit tube orange de 5 grammes coûte 5 dirhams et on en vend partout. Les gamins l'appellent affectueusement "la Nora". Comme le nom d'une fille, d'une compagne qui leur permet de rêver.

Noureddine titube, il marche en faisant soudain de grands écarts pour éviter des obstacles invisibles. Il dit des mots incompréhensibles, entrecoupés de sons vides de sens qui marquent le rythme de son récit.

Il a 21 ans, dans la rue depuis 3 mois. Il se défonce régulièrement à la colle depuis environ un mois. Il est parti de sa famille car il ne pouvait plus supporter les disputes et les coups de son beau-père, continuellement ivre. Depuis qu'il est parti, personne n'est venu le chercher. Il a été à l'école jusqu'en sixième et n'a encore jamais trouvé un vrai travail.

“Dans la rue, je recherche la paix qu'il n'y a pas dans ma famille. J'ai connu beaucoup de gens qui se défonce à la colle et après j'ai commencé aussi. Pour moi, la colle c'est pour rêver. Je vis un autre moment quand j'en prends. Je me sens vivant. On nous appelle les chamkara³⁰ parce que quand tu sniffes de la colle, ça se voit tout de suite alors les gens t'évitent ou ils te chassent. Ils ne te considèrent plus. Moi, je suis timide et j'ai honte d'être dans la rue. La colle me donne du courage et me permet de ne plus penser à la façon dont les gens me regardent. Je connais bien les effets de la colle. Je sais que t'es pas bien, que tu commences à penser mal, à oublier les choses. Au bout d'un moment, même quand t'es pas défoncé, les effets reviennent

³⁰ Le terme signifie littéralement « sniffeur » de car (mot familier pour autobus). Il semble qu'à l'origine il désignait ces gamins qui dans les gares, « sniffaient » les pots d'échappements des autobus. Par extension il désigne aujourd'hui les gamins des rues.

quand même. Tu vois des choses qui n'existent pas vraiment. Quand t'as un travail, de l'argent, t'as une autre vie. Maintenant, c'est ça mon destin, mais je veux changer. J'ai juste besoin d'un début, de quelqu'un qui me donne un coup de pouce pour commencer. Je rêve de partir du Maroc. J'ai même essayé d'aller en Europe, j'ai passé des périodes au port. Je me suis jeté à la mer mais j'ai pas eu de chance. Pour risquer, il faut que quelqu'un t'aide, quelqu'un qui soit avec toi. Tout seul, tu peux pas. Je connais des jeunes comme moi qui ont réussi. Ils sont partis et ensuite ils sont revenus et maintenant ils ont une bonne vie. C'est la pauvreté qui m'a jeté à la rue. Mais moi je ne suis pas comme ça et je veux sortir pour pouvoir le démontrer.".

Noureddine est très timide. Quand nous lui demandons de quoi il rêve, il se lève brusquement et il s'assoit sur le parapet en fer qui surplombe la mer, en se balançant au dessus du vide. Nous sommes effrayés car il semble vouloir se jeter... il rit... je suis comme ça. Je peux tomber dans le vide ou prendre une autre route. Je sais pas encore quel sera mon destin ».

« Un début, un début, j'ai besoin d'un début... » répète Noureddine, qui n'accepte pas de se sentir condamné à 21 ans.

Noureddine n'est pas à l'aise dans la rue, car ce n'est pas un dur. C'est un gamin fragile. Ses 21 ans le protègent un peu de ceux qui pourraient abuser de lui, mais pour combien de temps encore ? Dans la rue, c'est un faible. Il n'a pas l'instinct de survie et la ruse de ceux qui y vivent depuis longtemps. Il est seul.

Il dort dans une maison abandonnée dans le vieux quartier portugais près de la Médina. Les maisons de ce quartier sont délabrées, usées par l'érosion des courants marins et des familles très pauvres y trouvent refuge. Le gouvernement marocain a inséré ce quartier dans le programme national "*Villes sans bidonvilles*" qui prévoit le déplacement des populations des quartiers dégradés vers de nouveaux complexes résidentiels. L'objectif est de pouvoir récupérer le quartier pour son exploitation à des fins touristiques mais toutes les familles ne sont pas sûres de pouvoir bénéficier d'un nouveau logement.

Noureddine traîne tout le temps ici, car toutes les autres zones de la ville ont leurs trafics, leurs réseaux et leur "malavita", et chaque zone a ses règles d'entrée. En revanche, le petit quartier est une zone de transit et d'échanges, où la présence d'un faible comme Noureddine est tolérée alors que la Médina ou les environs de la gare routière sont des territoires contrôlés par des réseaux ou des personnes qui dictent les lois de la rue à travers les outils de la peur et de la violence.

La petite troupe des jeunes et des enfants qui vivent dans la rue à Safi possède son quartier général à la gare routière de la ville, le parking des taxis et les deux maisons abandonnées qui sont à côté et où ils vont dormir.

Le serveur du bar: « Cette ville est pleine de chamkara. Les petits sont les plus dangereux. Ils viennent au bar pour demander de l'argent et ils ramènent des problèmes. En fait, ils aiment bien être dans la rue, ils sont habitués, tu peux pas les tirer de là. Une association les a emmenés une fois à Marrakech pendant une semaine. Ils sont revenus avec des habits propres et les cheveux coupés et puis ils sont retournés dans la rue. C'est des voleurs, c'est tout, et les enfants des prostituées.

Momo et Absamad sont toujours ensemble. Momo doit avoir à peu près 8 ans, Absamad peut être 6 ou 7. On les rencontre toujours ensemble, surtout la nuit à la gare routière.

Ils demandent quelques pièces aux passagers qui attendent un bus. La nuit est froide et longue. Ils ont sniffé et sont en proie à leurs jeux et à leurs visions.

Momo porte une veste d'homme qui lui arrive aux genoux. Les manches trop longues lui couvrent les mains. Au pied, il porte les sandales en plastique transparentes qui font courir vite et ne coûtent que quelques dirhams.

La colle les rend fanfarons. Ils sautillent sur les bancs, font des cabrioles sur les gradins en ciment de la place, tournent comme des toupies autour des poteaux des arrêts de bus et jouent à se lancer des bouteilles en plastique vide. Dans leurs poches, on aperçoit les sachets en plastiques qui servent à aspirer la colle. Parfois, ils en étalent un peu directement sur leur manche pour la sniffer.

Une des petites mains de Absamad est enroulée dans une bande sale et tachée de sang. Un homme ivre l'a surpris en train de lui voler de l'argent et lui a donné un coup de couteau.

Les deux enfants sont noirs de la poussière et de la crasse de la rue. Leurs vêtements récupérés dans les poubelles sont négligés. Ils ont des croûtes sur la peau du visage, de longues cicatrices sur la tête, des excoriations et des plaies, leurs cheveux sont rasés très courts. Safi est la ville du Maroc qui compte le plus grand nombre d'enfants des rues, proportionnellement au nombre d'habitants. Cette concentration est due essentiellement aux difficultés économiques dont souffrent les familles comme conséquence de la désindustrialisation et de la crise de la production aussi bien du secteur de la pêche que du secteur chimique. La plupart des enfants et des adolescents qui vivent dans la rue viennent de familles très pauvres, secoués par des violences domestiques, des divorces, des maladies, des remariages et le rejet des enfants issus des mariages précédents. Ainsi, plus que la pauvreté économique, ce sont les conflits familiaux qui poussent les enfants à choisir la rue. Elle

devient alors le seul moyen d'échapper à ces situations de violences quotidiennes. Ensuite, c'est à nouveau la violence des adultes qui les accueille, mais malgré tout, celle-ci reste toujours psychologiquement moins corrosive que la violence subie à l'intérieur du cercle des relations familiales et qui est ressentie comme une insupportable forme de rejet.

Journal Safi juin 2010

Le groupe des enfants des rues que nous avons connus à Safi se déplace toujours autour de la même zone, entre la gare et la Médina, surtout le soir quand la zone est bondées et qu'ils y sont envoyés pour voler ou pour faire la manche. Cette nuit, nous sommes restés à la gare pour pouvoir les rencontrer. Ils arrivent vers 23.00.

Le groupe est composé de Momo et Absamad, les plus petits, et d'un adolescent, d'environ 15 ans, complètement défoncé à colle.. Dans le groupe, il y a aussi d'autres gamins qui s'approchent et s'éloignent en provoquant un dense va- et- vient entre la gare et le parking des taxis. Avec eux, trois adultes qui vivent eux aussi dans la rue. Ils ont la voix rauque des alcooliques et de profondes cicatrices sur le visage. L'un boite, un autre un bras qui pend sans vie. Les adultes contrôlent les enfants. Le plus vieux et le plus décrépi d'entre eux a l'air d'être le chef. Autour d'eux, il y a d'autres gamins mais ils n'ont pas l'air d'être ensemble ou d'être contrôlés.

Nous sommes assis au café et Momo et Absamad nous reconnaissent. Ils s'approchent de nous mais tout de suite la petite armée de gamins les suit et nous nous retrouvons encerclés. Nous n'avons pas envie de parler avec les adultes qui les suivent et qui veulent contrôler ce qu'ils nous disent mais nous ne savons pas comment nous en défaire.

Le petit groupe attire immédiatement l'attention du serveur averti par un type de la rue, sans doute le gardien de la cour du café. A son arrivée, les gamins se dispersent rapidement.

Momo et Absamad restent à côté et nous les invitons à s'asseoir avec nous... ils disparaissent, minuscules dans les chaises trop larges. Ils ont une position timide, les mains placées sous leurs jambes qu'ils balancent en regardant par terre. Ils nous demandent quelque chose à manger mais nous n'avons même pas le temps de commencer à parler que déjà le serveur se rue sur Absamad, le plus petit et lui donne une énorme gifle dans le cou. Absamad saute comme un ressort, crie et s'enfuit. Il se met à pleurer juste après le petit portail, entre le bar et l'entrée de la gare. Personne ne fait attention à lui.

Indignés, nous nous levons pour parler avec le serveur mais celui-ci ne veut rien

entendre : “Ne me ramenez pas des problèmes ici ! Sinon j’appelle la sécurité. Ils viennent s’asseoir ici et après ils essaient de vous voler. Ils font fuir les clients.”

Momo s’enfuit aussi et Absamad ne s’approchera plus. Le petit groupe se réunit devant l’entrée de la gare avec les trois adultes et nous regarde de loin. Ils sont assis par terre, appuyés contre le mur et discutent. Quelques minutes plus tard, Momo revient tout seul et il parvient à s’approcher à nouveau sans se faire repérer. Puis, il est à nouveau chassé par le serveur qui désormais, nous surveille étroitement. Il est très fâché que nous continuions à les rappeler.

Momo s’assied sur le trottoir en dehors du petit portail et nous regarde. Il nous fait un signe pour nous faire comprendre qu’il a faim. Nous l’accompagnons pour prendre quelque chose à manger à la baraque d’à côté qui fait office de snack et où les propriétaires sont un peu moins brutaux avec les enfants. Nous pouvons enfin parler avec lui.

“Ma mère était en train de passer le permis et elle est morte dans un accident. Mon père travaille à l’OCP. C’est un “type des phosphates”. Mon père est très riche. Je suis allé le voir mais sa femme m’a griffé la figure. Elle me voulait pas à la maison”.
La femme de la baraque: “C’est pas vrai. Je la connaissais sa mère. C’était une prostituée et elle s’est fait tuer par un client. Son père par contre, il travaille vraiment dans les phosphates”.

Momo n’entend pas la conversation car il est allé s’asseoir pour manger son sandwich. Il mange très rapidement, puis il s’aperçoit qu’il reste 10 dirhams et il nous explique que ses sandales sont cassées. Il demande la permission d’en racheter. Nous lui demandons: “mais avec les 10 dirhams, tu vas vraiment te racheter des sandales ou tu vas t’acheter de la colle?”

Momo répond “Attendez moi ici, moi j’y vais et comme ça vous allez voir que je vais m’acheter les sandales”. Il part et nous dit au revoir.

Le gardien du parking : “Ces gamins sont toujours là dans le coin. Ils dorment dans deux maisons abandonnées tout prêt avec d’autres chamkara. Leurs chefs sont les adultes qu’on voit toujours avec eux. Ils les protègent dans la rue, leur donnent un endroit où dormir et en échange ils les envoient voler, ils les sodomisent et ils leur fournissent de la colle”.

Les chefs arrivent, ils rappellent tous les enfants et les jeunes. Ce soir, départ pour

Marrakech pour aller voler. Ils les alignent en colonne et se dirigent vers la gare. Absamad et Momo les suivent, obéissant, en reniflant leur manche.

Pendant les observations réalisées avec Anuar sur les enfants des rues de Safi, nous avons dû affronter de nombreux problèmes avec la police locale. A plusieurs reprises, on m'a demandé mes papiers, on a voulu connaître les raisons de ma présence au Maroc et la durée de mon séjour dans le pays. A une occasion, j'ai même été prise à parti dans un entretien informel avec un policier qui officiait comme surveillant de nuit à la gare routière où se déroulait mon enquête. Il a souhaité m'expliquer, en termes assez explicites, que mon activité n'était pas la bienvenue. Il m'a parlé de l'irritation suscitée par les étrangers qui donnent une mauvaise image du Maroc et il m'a exposé ses théories sur la responsabilité individuelle des enfants jugés « irrécupérables », en soulignant l'immoralité de leurs comportements, avant de conclure la discussion par une invitation à "faire attention" étant donné l'agressivité dont ces mineurs peuvent être capables lorsqu'ils sont sous l'influence de la drogue.

Les situations que nous venons de décrire sont sans équivoque de même que les abus que ces mineurs subissent au vu et au su de tous. Leurs existences dramatiques sont cependant considérées comme un élément du paysage. Les adultes de tous les niveaux sociaux et de toutes les professions ont une réaction massivement identique : un dégoût presque physique envers des gamins qui semblent avoir perdu toute humanité, sales et repoussants, susceptibles de contagions, et donc à tenir à distance. Ils sont *haram*³¹. Leur bannissement les oblige à vivre en des lieux de transit où ils vont se fondre dans la foule et dans les zones de la ville laissées à l'abandon : maisons en ruine, entrepôts délaissés, terrains vagues utilisés comme parking la nuit par les taxis et les camions. L'âge et les terribles conditions de vie de ces enfants des rues sont intentionnellement amnésies dans les représentations. En les appelant *chamkara*, ils les inscrivent dans un groupe à part qui comprend sans distinction aussi bien des enfants, que des adultes, hommes ou femmes. L'amalgame justifie leur condition d'exclusion complète de tout type de droit et même de la pitié religieuse ou de la *sadaqa*³². Ils sont exclus de la communauté des croyants et coupables de ce qui leur arrive.

L'inutilité de toute forme d'aide ou de soutien qui leur permettrait une existence différente est constamment soulignée. Leur consommation et leur addiction à la drogue sont toujours lues comme une faiblesse biologique qui empêche tout type d'intervention, plus que comme une conséquence de leurs conditions d'existence.

Dans le pays, quelques associations travaillent en faveur des mineurs abandonnés et des enfants des

³¹ Impurs.

³² En arabe l'aumône.

rues. Généralement, elles sont d'inspiration religieuse ou caritative. Nombre d'entre elles sont liées aux circuits de financement du roi, qui à travers la Fondation Mohammed V pour la solidarité et l'INDH³³ appuie des projets élaborés par des associations locales dans différentes villes du royaume. Cependant, ces initiatives épisodiques dans un pays où fait cruellement défaut un système structuré de protection sociale pour la famille et l'enfance, comme des personnels formés et compétents au Travail Social, seuls quelques projets pilotes dans des villes comme Casablanca ou Tanger ont été récemment recensés. L'inefficacité naît notamment de l'absence de coordination entre des initiatives déconnectées entre elles et par la faiblesse des fonds³⁴.

Certaines associations et projets ont focalisé leur attention sur les mineurs en état d'abandon mais ces initiatives ne parviennent cependant pas à couvrir tout le territoire national. En outre, elles sont inspirées le plus souvent par une logique de la charité. La plupart de ces associations ne possèdent aucune structure d'accueil et dans les rares cas où elles en possèdent une, leur capacité est tellement limitée qu'elles sont réservées uniquement aux orphelins.

De nombreuses interventions en faveur des mineurs de rues tendent à favoriser la réinsertion des enfants dans les familles qu'ils ont eux-mêmes fui, d'après une orientation religieuse qui idéalise le noyau familial comme contexte naturel de croissance du mineur, omettant ainsi la réalité et la profonde crise sociale qui a détruit les liens traditionnels de soin envers les enfants surtout dans les vastes zones urbaines de marginalité du pays.

En outre, l'absence d'une formation des travailleurs sociaux dans les associations et les communauté en ce qui concerne les problèmes de toxicodépendance, de déviance et les traumatismes de violence qu'ont subis la plupart des enfants des rues, rend difficile l'adhésion des enfants à des interventions qui obéissent plus à des logiques sécuritaires et de contrôle social qu'à de véritables logiques éducatives et de soin.

Journal Safi septembre 2010

J'ai décidé d'aller parler avec une association de Safi, connue dans toute la région, et qui travaille avec des enfants en conditions difficiles ou abandonnés. J'invite Anuar à venir avec moi car malgré les problèmes qu'il rencontre actuellement, il m'a fait part de son envie de rester au Maroc et d'abandonner ses projets de migration clandestine s'il trouve un projet sérieux dans lequel s'engager pour aider

³³ Initiative Nationale pour le Développement Humain. Programme de lutte contre la pauvreté et le développement social lancé par le Roi en personne au début des années 2000.

³⁴ Ces aspects ont été approfondis en particulier par la participation en juillet 2010 à un séminaire de formation organisé par l'association Al Kajma de Tanger, en collaboration avec l'INAS (Institut National de l'Action Social).

les enfants que nous sommes en train de connaître dans la rue.

Lorsque nous pénétrons au siège de l'association, dans un très bel immeuble, il y a très peu d'enfants et de nombreuses chambres sont vides. Nous parlons un peu avec le directeur qui regarde Anuar avec une certaine curiosité, tout en me demandant qui il est. Je lui explique qu'Anuar m'aide dans ma recherche et qu'il aimerait lui aussi en savoir un peu plus sur leurs activités.

Le directeur me parle de la fondation, de leur recherche de fonds et des enfants avec qui ils travaillent. Il me dit que le Roi appuie leur initiative à travers sa fondation et qu'ils bénéficient également du soutien de simples financeurs étrangers à travers des oeuvres de bienfaisance.

Je préférerais savoir quel type de travail ils mettent en place dans la rue et quelles connaissances ils ont de la situation des enfants des rues à Safi, mais ses explications restent vagues. Il me parle de la présence d'une unité mobile mais il ne m'explique rien de plus.

Dans la pièce, il y a aussi une femme qui dit être la responsable des éducateurs. Je m'adresse à eux deux pour expliquer que j'ai connu un adolescent de 14 ans, Youssef, qui m'a raconté sa situation et qui m'a demandé explicitement d'essayer de l'aider en voyant s'il est possible de lui trouver une communauté pour l'accueillir. Il a dû partir de chez lui car sa mère n'avait pas assez d'argent pour tous les enfants et il aimerait bien faire des études. Je souligne que je n'ai aucune idée de la démarche à suivre au Maroc pour signaler ce garçon aux services sociaux ou à ceux qui pourraient s'occuper du suivi de sa situation mais que j'imagine que l'association peut lui offrir au moins un accompagnement à un parcours de tutelle à défaut d'une aide directe.

La responsable des éducateurs s'énerve immédiatement. Elle dit qu'elle connaît ce Youssef, qui est un "drogué, un chamkara" et qu'ils ne prennent pas d'enfants comme lui. Le directeur est plus diplomatique, il me demande son nom et son prénom, puis il prie la responsable d'aller vérifier si le gamin est déjà passé dans la communauté. Après vérification, on apprend que Youssef n'a jamais été contacté par leurs éducateurs. La responsable commence un discours que j'ai déjà entendu mille fois à la gare, tenu par des vendeurs de cigarettes de contrebande, du serveur du café et du chauffeur de taxi : ces gamins sont irrécupérables, ils viennent à la communauté uniquement pour manger et se laver puis disparaissent. Le directeur interrompt le discours. De mon côté, je ne comprends toujours pas quels sont les enfants en difficultés qu'ils prennent en charge dans cette communauté. Le directeur

me promet d'envoyer le soir même des éducateurs dans le lieu que j'ai indiqué afin de prendre contact avec Youssef. Je propose de les accompagner ou d'accompagner Youssef ici, mais le directeur me dit qu'il ne vaut mieux pas. Quand nous sortons, Anuar est fou de rage: "Moi, je m'en vais. Tu vois comment c'est dans ce pays?" Quelques jours plus tard, je rappelle la communauté pour savoir s'il donne suite à ma demande de réaliser des entretiens avec les éducateurs. Alors qu'il m'avait juste conseillé de téléphoner pour prendre directement les rendez-vous, le directeur me dit maintenant que je dois rédiger une demande par écrit afin qu'il puisse la soumettre à la présidente de l'association.

Après de nombreux mails et relances, je n'ai plus reçu aucune réponse de la part de la communauté. En revanche, j'ai parlé avec Youssef, qui a continué à dormir à la gare et qui n'a jamais été contacté par aucun éducateur.

Points de vue: les enfants de l'autre côté

La forte poussée migratoire au Maroc est provoquée par la marginalité sociale d'une vaste catégorie de jeunes et d'enfants, l'absence de perspectives d'amélioration de leurs conditions de vie, la forte rébellion induite par cette situation de "blocage" d'une génération qui se sent condamnée dans son propre pays, ainsi que par une culture de la migration désormais bien enracinée.

Mais aujourd'hui, même s'ils reproduisent les routes migratoires et s'inspirent des expériences des générations précédentes, les nouveaux migrants le font sur le mode de « l'aventure ».

Ceux qui affrontent la migration dans la clandestinité sont souvent déjà bien informés sur la situation de marginalité sociale qu'ils auront à affronter à leur arrivée en Europe, compte tenu du durcissement des politiques migratoires - toujours plus sévères et punitives envers ceux qui entrent de façon illégale - mais également de l'exploitation du travail au noir et du risque d'insertion dans les réseaux de l'économie clandestine dont font partie leurs compatriotes.

Le *ghorba*, l'exil n'est plus seulement une condition d'éloignement physique de son propre pays. C'est aussi un sentiment d'éloignement et d'affranchissement forcé des jeunes par rapport à la ségrégation vécue dans leur propre société.

Lorsqu'ils arrivent en Italie, c'est d'abord à nouveau la rue qui accueille ces mineurs. C'est là qu'ils trouvent refuge, organisent leur survie dans les réseaux de l'économie souterraine de leurs compatriotes ou d'autres gamins de leur âge dans la même situation. C'est avec la rue qu'ils tissent et entretiennent d'étroites relations, même lorsqu'ils sont accueillis dans des centres d'accueil pour mineurs ou pris en charge par les services sociaux.

La migration représente donc une possibilité de libération aux issues toujours plus incertaines et aux ancrages toujours plus mobiles.

Yassine: tomber...

Arrivé en Italie à l'âge de dix ans, Yassine en a vingt aujourd'hui. Il est né à Khouribga, où il a passé la plus grande partie de son enfance. Sa mère y vit encore. Quant à ses deux frères aînés, ils ont émigré en Europe. C'est à la mort de son père que Yassine décide de rejoindre ses frères en Italie.

« Rester au Maroc? Pour quoi faire ? J'avais pas de futur, je voulais aider ma famille et ma mère. Mes frères pouvaient m'aider. Je n'avais aucun avenir au Maroc. Il n'y a rien à Khouribga, rien à faire, juste les phosphates mais tu ne peux pas y travailler si tu n'as pas de contacts».

Yassine va d'abord à Casablanca où il a de la famille. Grâce à eux et à l'argent envoyé par ses frères, il cherche un moyen de partir. Il entre en Italie en passant par Tanger, accompagné en voiture par un homme qui le fait passer pour son fils. Entre le prix à payer pour les faux papiers et pour la douane, le voyage est coûteux mais il parvient à passer. Il arrive à Turin et s'installe avec ses frères. Ce sont eux qui le poussent dans la rue car, d'après eux, en tant que mineur les risques encourus sont moindres. Il commence donc à faire le porteur et à approvisionner en drogue le marché de Porta Palazzo.

Un jour, il se fait embarquer par la police. Il est alors considéré comme Mineur Etranger Non Accompagné car il ne dit pas un mot de ses frères. Il sait qu'il ne doit pas parler d'eux car ils sont tous les deux clandestins.

Commence alors un long périple en foyers d'accueil pour mineurs: Turin, Venise, Ravenne, Rimini, Modène. Il y rencontre des enfants migrants mais aussi des enfants avec des histoires différentes : mineurs italiens ou étrangers retirés à leur famille par l'assistance sociale, mineurs demandeurs d'asile, enfants sortis de la prison pour enfants et envoyés dans des foyers en régime de détention à domicile ou de "mise à l'épreuve".

Je m'enfuyais toujours des foyers ou alors c'est eux qui me changeaient pour des trucs à eux, parce qu'il y a des foyers qui prennent ceux qui viennent d'arriver, et d'autres qui prennent ceux qui sont là depuis longtemps. J'ai connu des gens du monde entier, des Roumains, des Albanais, des Égyptiens, des Afghans, des Tunisiens. Mais ça me dégoûtait trop d'être en institution J'avais l'impression

d'être en prison. Je ne pouvais rien faire et je me sentais seul. Qu'est que tu veux faire là-dedans ? Je pouvais pas travailler, c'était comme la prison. Y'a que des règles ! Moi, je voulais être libre.

Au cours de ces années, Yassine fréquente l'école primaire puis le collège mais avec les multiples changements de foyer, les "trous" dans son histoire, la succession de fugues, les nouveaux départs dans chaque nouvelle ville et centre d'accueil, son parcours scolaire reste très chaotique. Lorsque je le rencontre, il a 19 ans et son italien est encore très imparfait, alors qu'il continue à s'exprimer en darija. Yassine a d'ailleurs tendance à fréquenter et à nouer des relations d'amitié essentiellement avec des jeunes maghrébins, que ce soit dans la rue ou dans les centres d'accueil.

A 14 ans, il arrive à Bologne et va habiter avec son frère, qui habite désormais dans un petit village de la province.

Socialement, "son monde", celui dans lequel se nouent toutes ses relations affectives, d'amitié et de solidarité, est constitué essentiellement de jeunes légèrement plus vieux que lui, sans papiers, aux prises avec la précarité et avec les dures conditions de vie qui en découlent.

Certains d'entre eux travaillent au noir dans les chantiers de construction, les usines ou les entreprises de déménagement, mais leur salaire est insuffisant et ne leur permet ni d'aider leur famille restée au Maroc, ni de rembourser les dettes accumulées au cours du voyage qui les a mené jusqu'en Europe. Ainsi, ils participent souvent plus ou moins à l'économie illégale du trafic de drogue.

Tu vois, c'est comme ça. Quand tu es clandestin, tu sais que t'as pas beaucoup de temps, qu'à n'importe quel moment on peut t'arrêter et te renvoyer dans ton pays. Alors, si t'arrives pas à te faire régulariser ou à avoir des papiers, tu cherches à faire le plus d'argent possible le plus rapidement possible. Lorsque tu te rends compte que le patron te paye mal ou qu'il t'exploite, alors petit à petit tu décides d'arrêter et de faire seulement le dealer. Tu cherches même plus un vrai travail parce qu'en plus, si tu revends, t'as un rythme qui ne te permet pas de travailler, avec des horaires bizarres. Tu traînes tout le temps, surtout la nuit et tu dors le matin...comment veux tu travailler comme ça? Au début surtout, tu vois que tu gagnes beaucoup d'argent. Même si c'est risqué, c'est de l'argent facile alors ça te fait passer l'envie de te briser les os pour un salaire de misère. Si tu commences à dealer vraiment, tu penses à la prison. Tu sais qu'un jour ou l'autre, ça t'arrivera, ça fait partie du métier... mais bon, tu fais tes calculs. Tu fais pas le con, tu te promènes pas avec trop de drogue sur toi, juste le minimum, tu évalues les risques

que tu peux prendre. Pendant ce temps là, tu mets de l'argent de côté, tu le caches ou tu te fais un compte au Maroc et tu l'envoies là-bas. Même si tu te fais un an de taule, tu sais que cet argent est à toi, qu'il sera là-bas quand tu sors. Pour moi, il n'existait pas d'autre façon de vivre. Mon frère vivait comme ça, on habitait dans une maison avec d'autres jeunes, tous ensemble, mais chacun s'occupait de ses affaires parce que là dedans tu ne peux faire confiance à personne, juste à ton frère.

Yassine décide de continuer sa carrière de dealer mais il le fait dans des lieux où il peut rencontrer des jeunes de son âge. Le deal devient sa principale modalité sociale de relation et de connaissance. A Bologne, la vente de haschisch en petites quantités se fait dans une zone particulière, au parc de la Montagnola, où un grand marché a lieu le vendredi et le samedi. Dans la partie la plus reculée du marché, sur le parking près des escaliers qui donnent sur la place, on trouve les étals d'artisanat ethnique, d'habits et d'objets d'occasion. Un peu plus loin, le marché des "Sénégalais" réunit la communauté africaine de Bologne qui s'y rencontre et commerce les produits les plus variés : batik, artisanat, produits d'hygiène, musique, nourriture traditionnelle. C'est dans ces deux zones qu'a lieu le commerce de haschisch à partir de la fin de l'après-midi et jusqu'au soir. La nuit, les dealers se déplacent dans les ruelles de la zone universitaire pleine de bars fréquentés par de jeunes étudiants, la principale clientèle du commerce de la drogue en ville.

Yassine entre alors dans une sorte de bande non organisée, celle des "gamins de la Montagnola". Pour entrer dans les territoires de revente, il y a des règles. Chacun doit construire son propre réseau de clients de confiance qui commandent par téléphone.

Dans la bande, il y a aussi des jeunes italiens, mais, selon une division du marché par "spécialité nationale", les fournisseurs sont toujours marocains. Dans ce monde en effet, il est crucial d'éviter la naissance de conflits entre groupes nationaux en ce qui concerne la marchandise, car les disputes finissent toujours inévitablement par opposer des groupes entiers de jeunes, souvent avec violence, ce qui favorise les interventions de la police et les problèmes qui en découlent. Les rixes ou les règlements de compte n'ont donc jamais lieu dans les zones de revente car cela risque de les "brûler" en attirant l'attention des forces de l'ordre sur les "centres d'affaire" qui doivent au contraire être préservés, d'autant que le fonctionnement du réseau personnel de clients de chaque dealer dépend de la possibilité de les localiser rapidement, autrement dit de la régularité des rythmes et de la constance des lieux.

Grâce à ses contacts avec les plus grands, Yassine n'est pas seulement un petit revendeur au détail. Il est aussi en mesure de récupérer de grandes quantités de haschich pour fournir les dealers italiens. Yassine devient très connu parmi les jeunes de son âge qui le surnomme "Yassine de la Montagnola".

Yassine ne fait pas ses 15 ans. A la différence des autres amis de la bande, il est aussi beaucoup moins intéressé par l'apparence et les loisirs de ce monde : vêtements, chaussures à la mode, ou sorties en discothèques.

Je fais attention à ce qu'on ne remarque pas que je vis dans la rue. J'essaie de m'habiller normalement même quand j'ai dormi dehors et que je suis allé me laver dans les toilettes d'un bar. Mais il y a des choses qui ne m'intéressent pas. C'est des trucs de gamins et moi, je sais ce que ça coûte la vie. Y'a rien de beau et l'argent part vite parce que finalement tu fumes aussi, tu payes des coups à boire à tes amis. Moi, j'habite un peu n'importe où, à Bologne. Je connais toute la ville, j'aime pas rester trop longtemps au même endroit, je vais un peu chez un ami, après je pars, je vais voir mon frère quelques jours, et voilà ! En fait, tu dors là où termine ta soirée. T'as pas un endroit où rentrer obligatoirement.

Certains amis de la bande m'ont donné leurs impressions sur Yassine:

Yassine est un homme. C'est pas quelqu'un qui calomnie ou qui arnaque ses amis. C'est pas non plus un vantard. Il boit et il fume avec toi mais il est pas du genre à commencer à faire le con. Mais bon, quand même, des fois, il est trop sérieux. Parfois, quand on va en boîte le soir et même si on a déjà gagné assez d'argent et on pourrait se détendre et en profiter un peu, lui il arrête jamais. Il est là et il commence à voler, au milieu des gens qui dansent. Des fois, tu crées des problèmes comme ça. Il faut aussi savoir s'amuser sinon on est toujours et seulement dans la rue.

(Tore, 17 ans)

Pour moi, Yassine c'est comme un frère. Quand je suis arrivé à Bologne, j'étais dans la merde. Je m'étais échappé de la maison et quelques temps plus tard, la fille avec qui j'étais m'a plaqué et j'avais plus d'argent. J'ai commencé à dealer à la Montagnola, j'étais avec un tunisien, j'habitais avec lui mais c'était un connard et il me maltraitait. Alors, Yassine qui me voyait à la Montagnola, il m'a dit de venir avec lui. Il m'a dit qu'on allait chercher un endroit pour dormir. Et depuis, on est tout le temps ensemble. Même les filles, on se les échange. Il ne me laisse jamais manquer de rien. Quand j'ai pas d'argent et j'ai besoin de m'acheter des habits, il me donne du fric. C'est ma famille.

(Abdel 18 ans)

Quelques temps plus tard, Yassine est arrêté pour deal et passe quelques mois à la prison pour enfants du Pratello. Il est ensuite transféré au foyer pénal relié à cet établissement pénitentiaire. Finalement les services sociaux qui en ont la tutelle l'envoient dans un foyer d'accueil pour mineurs dans un petit village près de Bologne. Ce foyer est différent de ceux qu'a connu Yassine jusque là. Il est structuré comme une maison d'accueil. Il y a moins d'enfants, de tous âges. Pour chaque jeune un projet individualisé est préparé avec sa participation. Les éducateurs ne sont pas autoritaires et le climat positif du foyer pousse les travailleurs sociaux à œuvrer avec passion au projet éducatif. Le modèle est celui de la famille, où les plus grands sont responsabilisés envers les plus petits. Les règles sont partagées et les jeunes sont libres de sortir à condition d'avoir l'accord des éducateurs. Ce climat encourage Yassine, qui pour la première fois réussit à rester dans une institution et à y nouer des relations constructives avec des adultes. Il se lie d'abord avec la responsable de la maison d'accueil, puis avec les éducateurs et enfin avec les autres enfants.

Quand je suis arrivé dans la maison d'accueil, je pensais que je n'allais pas rester longtemps. Et puis, Agata, la responsable du centre, a su me prendre. Je crois qu'avec moi, elle a utilisé une tactique. Moi, j'arrivais de la prison et les autres me traitaient comme quelqu'un qu'il fallait contrôler; quelqu'un en qui on ne peut pas avoir confiance. Mais pas Agata. Elle était différente avec moi. Elle m'a donné sa confiance, elle m'a respecté et elle m'aimait bien. Au début, je me comportais mal avec elle et tout le monde était désespéré par mon attitude mais elle ne changeait pas de comportement envers moi. Alors, j'ai commencé à me sentir mal à faire le con et j'ai commencé à avoir confiance en elle. Avec les autres éducateurs, on s'amusait beaucoup, ils étaient comme des grands frères, ils étaient pas toujours derrière toi, ils te traitaient pas comme un gamin. C'était une manière aussi de nous apprendre à avoir confiance en nous et en notre capacité à être bons. Agata a été comme une mère pour moi, elle a fait des choses pour m'aider, même en s'opposant à l'assistante sociale. Elle m'a beaucoup défendu.

Là-bas, j'allais à l'école. Cette fois je l'ai fait sérieusement et j'ai décroché un diplôme de qualification professionnelle comme électricien.

Ensuite, mon frère s'est fait arrêter en Espagne où il avait déménagé. Il n'avait pas d'argent pour payer l'avocat. Je devais l'aider, parce que c'est quand même mon frère. Moi j'étais bien à la communauté mais je ne pouvais pas penser qu'à moi, je devais trouver de l'argent. Alors, je suis retourné dans la rue. Je suis allé à Modène, et puis ils m'ont arrêté aussi, j'étais dans la merde, j'ai appelé Agata et

elle m'a repris dans la maison d'accueil. En attendant, j'avais presque 18 ans, je devais trouver un travail pour faire mes papiers. Le centre m'a aidé et j'ai eu une bourse de travail comme électricien dans une entreprise que connaissait Agata. Ça marchait bien. Ils avaient fait un projet pour les jeunes majeurs donc je sortais du centre mais j'allais habiter en face dans une partie de la maison d'Agata. Je devais payer les factures et Agata m'avait demandé de faire du volontariat à la maison d'accueil avec les autres enfants. J'aimais bien l'aider, j'ai vécu beaucoup de choses et je savais parler aux gamins qui étaient là. Je comprenais comment ils pensaient, quand ils faisaient des conneries ou quand ils en pouvaient plus.

J'ai beaucoup appris en prenant soin des autres. Les choses marchaient bien mais un jour le patron avec qui je travaillais m'a énervé. Il m'a parlé mal et j'aime pas me rabaisser devant quelqu'un. J'ai très mal réagi, j'ai pas réussi à laisser passer. J'avais besoin des papiers et j'aurais presque réussi à les avoir si j'étais resté calme. Et puis je suis parti. Je pouvais pas rester, je savais que j'avais déçu tout le monde.

Yassine retourne à la rue et reprend son identité de "Yassine de la Montagnola". Il recommence à dealer et il se joint à deux autres gamins avec qui il forme une sorte d'alliance d'amitié et d'affaires. L'un des deux gamins s'appelle Tore, il est italien et il traîne aussi derrière lui un parcours de dealer, de vol et de consommation de drogue, pour lequel il a déjà été condamné à plusieurs reprises à des peines avec sursis. D'origine calabraise, sa famille a émigré vers le Nord pour chercher du travail et vit dans un logement populaire d'un quartier périphérique de la ville. Tore a fugué plusieurs fois de la maison, avant d'y retourner, généralement à l'occasion de ses peines de détention à domicile. Il n'a pas de relation avec son père, devenu toxicodépendant en prison. Il ne parle jamais de sa mère. La seule personne qui semble prendre soin de lui et avec qui il maintient des relations est sa grand-mère. Tore fréquente surtout les jeunes dealers marocains et parle arabe. Le troisième jeune de cette espèce de « communauté errante » est Abdel. Marocain lui aussi, il a fugué en raison des conflits avec son père. Il est arrivé enfant en Italie par regroupement familial. Il parle bien l'italien et, avant de s'enfuir, il travaillait avec son père. Ses papiers ne sont pas encore périmés. Au sein de ce trio, Yassine est donc le plus vulnérable.

En mars 2010, Yassine et Abdel sont arrêtés avec un autre garçon, pour tentative de vol de voiture d'après les procès-verbaux de la police. La réalité semble quelque peu différente.

On était ivres et on avait pris aussi quelques pastilles. On a pris le train car on voulait aller en discothèque à Rimini et on faisait pas mal de bordel dans le train.

Le contrôleur nous a remarqués et comme on n'avait pas de billet et qu'il voulait faire des histoires, on est descendu au premier arrêt. On a fait un tour. Je me rappelle même pas où on se trouvait. Abdel a commencé à pisser au milieu de la route à côté d'une voiture. Il a commencé à faire un peu le con, mais nous aussi on était complètement défoncés. Moi, j'ai ouvert une voiture, une Fiat toute pourrie pour voir si y'avait pas de la monnaie ou quelque chose à prendre et là, un policier nous a arrêté.

Lorsqu'ils arrivent devant le juge, seul Abdel n'a pas d'antécédents pénaux. Yassine a des antécédents et le juge le condamne à 4 mois avec la conditionnelle. Il émet également contre lui un décret d'expulsion de Bologne pour 18 mois, tout en lui ordonnant de régulariser sa situation et ses papiers.

Yassine n'obtempère pas à l'ordre du juge, en évitant de se montrer dans la rue. En attendant, il cherche un moyen d'arranger sa situation mais c'est un cercle vicieux : sans argent, il est difficile de trouver une maison et de ne pas être dans la rue et sans travail il est difficile de réunir l'argent nécessaire pour trouver un lieu sûr. Il sollicite même les services sociaux, en vain. Yassine a déjà derrière lui un long parcours de protection sociale et il a encore une chance d'obtenir des papiers. Cette fois pourtant, il ne cherche pas Agata, par respect et parce qu'il n'ose pas se présenter à nouveau au foyer dans cette situation.

En dealant, il récupère un peu d'argent et avec Abdel et Tore, ils sous-louent un appartement chez des pakistanais. Ils prennent aussi avec eux un chiot, un pitbull, qu'ils ont l'intention d'élever pour revendre.

Ne voyant aucune perspective, effrayé par l'expérience du tribunal, Abdel décide de rentrer chez lui. Yassine est arrêté par la police et en plus du décret d'expulsion de Bologne, on lui notifie une assignation à résidence, à la maison de son frère.

Ensuite, il disparaît et je le perds de vue pendant de nombreux mois. J'apprends le reste de son histoire par les nouvelles qu'il me donne de temps à autre par téléphone jusqu'en août 2010.

En décembre 2009, le jour de Noël, il m'appelle. Il est dans un Centre d'Identification et d'Expulsion (CIE) à Gradisca (Province de Gorizia). Il a été arrêté dans le train sans billet. Ils ont contrôlé et ils ont compris qu'il n'avait pas de papiers. Il me raconte qu'il est en train de participer aux révoltes des détenus contre les mauvaises conditions de traitement dans le CIE et qu'il espère bientôt en sortir. Ils émettront sans doute un décret d'expulsion contre lui mais il a l'intention d'aller en Espagne pour rejoindre son frère.

Nous nous parlons par téléphone à plusieurs reprises puis il disparaît à nouveau. Je ne reçois de nouvelles de lui que plusieurs mois plus tard, en août 2010. Il est en France, il m'appelle pour me

raconter qu'il a été arrêté alors qu'il cherchait à passer en Espagne et qu'il va être rapatrié au Maroc dès le lendemain.

Depuis qu'il a été rapatrié, Yassine est retourné à Khouribga. Il ne me dit pas grand chose de sa situation actuelle mais un ami commun originaire du même village me raconte, à son retour de vacances, qu'il l'a rencontré et qu'il l'a trouvé mal en point. Yassine n'a aucun réseau social au Maroc. Il est accusé par sa famille d'être revenu après de nombreuses années passées en Europe "sans avoir rien fait" et sans argent.

Redwane l'impatient

Originaire d'une périphérie de Fès, Redwane arrive en Italie à 16 ans chez un oncle qui habite à Gênes. Entre Fès et Gênes, il existe une véritable chaîne migratoire. Dans la médina de Fès, on arrive toujours à rencontrer quelqu'un qui parle italien et qui raconte ses années passées à Gênes, en évoquant les endroits les plus emblématiques de la vieille ville. Ils parlent aussi de ses habitants, des ouvriers du port, des *camalli*³⁵, des trafiquants et des prostituées. Dans les ruelles, les épicerie et les petites échoppes, la présence de l'immigration marocaine est très visible. On y vend des marchandises importées du Maroc. De minuscules restaurants et des cafés servent des petits déjeunés à base de *m'smen* et de thé à la menthe et préparent des tajines ou du couscous le vendredi. Il y a aussi une petite mosquée fréquentée essentiellement par des Marocains, des Tunisiens et des Egyptiens.

La première fois que je suis arrivé à Gênes, j'ai fait un tour dans la ville pour découvrir et puis je suis tombé dans ces ruelles. J'ai vu plein de jeunes marocains. J'aime bien venir ici, ça me rappelle les ruelles de Fès car elles sont étroites et remplies de gens qui vendent des choses.

En arrivant à Gênes, Redwane se présente à la Préfecture de Police. Il déclare être mineur, marocain et seul. Il sait comment fonctionne la loi en Italie car il a écouté les récits des enfants qui ont émigré comme lui. Les services sociaux font les vérifications nécessaires. Il doit se faire envoyer par ses parents un certificat de naissance au Maroc. On lui fait passer des radiographies pour établir son âge puis il est placé dans un foyer d'accueil pour mineurs.

Très vite, il est fâché de ne pas pouvoir travailler et de devoir aller à l'école. Il n'aime pas l'école. Il apprend vite que les permis de séjour pour « mineurs » ne sont pas convertibles en permis de séjour

³⁵ Curieusement, "camallo" est un terme du dialecte génois par lequel on désignait les travailleurs du port, et qui dérive de l'arabe *hamal*, chameau.

pour “travailleur” et il commence à perdre confiance dans le projet éducatif. On lui donne une bourse de travail. Il peine d’abord à trouver un lieu de travail puis il est vite déçu car il gagne très peu. L’objectif de cette bourse est de pouvoir apprendre petit à petit mais Redwane est pressé. Il aime s’habiller bien, les téléphones portables de dernière génération, les chaussures Nike. Parallèlement, sa famille le presse, il a des frères plus jeunes et il veut montrer qu’il est un homme et qu’il peut envoyer de l’argent à la maison.

Mais Redwane n’est pas un homme. Il est même très fragile et de plus en plus nerveux. Il parle de son oncle qui a déménagé à Milan, et de temps en temps il demande la permission pour aller le voir. Les éducateurs le convoquent pour le connaître, mais ils ne parviennent à le rencontrer qu’après de nombreux efforts et des rendez-vous ratés. Son oncle est très jeune, il porte des chaussures Nike et il a un téléphone portable de dernière génération.

Redwane devient de plus en plus ingérable et rebelle. Il traîne toujours avec les dealers de la rue. Un soir, une bagarre éclate dans le foyer entre lui et un garçon albanais. Il se fait expulser à cause de son comportement et retourne dans la rue. Il va bientôt avoir 18 ans. Ayant interrompu son parcours de régularisation et ayant écopé d’une plainte suite à la bagarre, il se retrouve sans aucun espoir d’obtenir des papiers.

Il traîne un peu dans les rues de Gênes, dort dehors ou chez des amis. Les éducateurs perdent vite contact avec lui. Il ne donne des nouvelles qu’à une éducatrice à qui il s’était attaché mais même avec elle, il reste très évasif sur ce qu’il fait.

On apprend qu’il est parti à Milan, où, prétend-t’il, il serait top-modèle, mais on craint qu’il ne se prostitue ou ne vende de la cocaïne.

Un jour, un de ses amis qui lui avait offert une carte de téléphone reçoit un appel de la police. On lui pose de nombreuses questions sur Redwane et sur les Brésiliens qu’il appelle à partir du téléphone enregistré à son nom. On lui demande pourquoi c’est Redwane qui l’utilise. Lorsqu’il explique qu’il n’a rien à voir là-dedans, la police finit par le croire mais on le prévient que Redwane est vraiment dans de sales draps. Depuis rien, il semble que Redwane ait été plus rapide et soit retourné à Fès. Mais rien de sûr...

Mohamed et le *plan b*

Mohamed vit dans un foyer à Bologne. Il a 17 ans et il ne sait pas s’il réussira à obtenir son permis de séjour dans un an car la loi a changé et il a interrompu son parcours avec les services sociaux en s’échappant du centre à plusieurs reprises. Finalement, il a avoué avoir un oncle à Turin. Quand il s’échappe, il va chez lui. Son oncle est très jeune, il doit avoir environ 28 ans et n’a pas de papier. Il travaille au noir et il doit aussi être impliqué dans différents trafics. Mohamed est très lié à cet oncle

et il semble fasciné par sa vie aventurière. Ce dernier habite à Porta Palazzo avec d'autres marocains. A chaque fois qu'il revient de Turin, Mohamed parle des journées passées avec lui comme des moments de pure liberté :

“Eh...Chez mon oncle, je suis bien. On fume le narguilé, je peux faire ce que je veux. Il m’emmène avec lui en voiture et avec ses amis, on rentre tard le soir, on va en boîte et on rencontre des filles...et puis, lui, il arrive à se faire beaucoup d’argent avec ses papiers, il a ses affaires. Il envoie même de l’argent au Maroc. Des fois j’aimerais bien tout plaquer et avoir la même vie que lui. De toute façon, qu’est-ce que ça change?”

Mohamed vit stratégiquement ses années dans le foyer. S'il ne parvient pas à obtenir ses papiers et à trouver un travail en règle, il aura toujours « son plan B », celui de faire la vie de son oncle, avec tous les risques qu'elle comporte. Il reste ainsi suspendu entre deux modèles, deux styles de vie. Ne réussissant pas à avoir totalement confiance en un parcours qu'il est en train de suivre avec les services sociaux, il conserve une alternative et il cultive des liens familiaux qui, même s'ils ne peuvent lui offrir un futur en règle, ne l'abandonneront jamais et lui offriront toujours un refuge au cas où la seule perspective qui s'ouvrirait à lui serait celle de la clandestinité.

Mineurs errants

En Italie, les mineurs migrants seuls, ou prétendument seuls, se retrouvent généralement dans trois types de lieux : dans la rue, dans les foyers d'accueil pour mineurs ou dans les prisons pour enfants, et plus vraisemblablement, en errance entre ces trois lieux. Les histoires de Yassine, Redwane, Mohamed et de toutes les autres enfants comme eux racontent des trajectoires de vie assez semblables à celles des enfants qui arrivent suite à des regroupements familiaux et qui, à un moment de leur histoire et pour différentes raisons, finissent eux aussi par se retrouver seuls.

Dans la migration comme au Maroc, la fragilité de la famille, la rupture avec des liens parentaux marqués par la violence ou l'incompréhension, les premiers pas dans des carrières déviantes conduisent certains enfants à choisir la rue, avec ses dangers.

Il n'y a pas non plus de différences significatives dans les trajectoires liées à la « malavita » entre ceux qui arrivent seuls et ceux qui arrivent en famille. Les enfants de cette “seconde génération” ratée se retrouvent souvent à partager les mêmes lieux et les mêmes expériences que ceux des enfants qui sont arrivés seuls, car dès leur plus jeune âge, ils collectionnent les antécédents judiciaires, qui les empêcheront de régulariser leur situation à leur majorité.

L'histoire de Yassine est cependant exemplaire de la façon dont un véritable projet éducatif peut permettre de “maintenir” le mineur dans un centre, en lui offrant des possibilités réelles de

changement de sa propre existence. Malheureusement, dans les phases de gestion « d'urgence » des flux migratoires, les foyers ne deviennent plus que de simples dortoirs, où les travailleurs sociaux sont réduits à de simples gestionnaires des structures n'occupant qu'une fonction de discipline et de contrôle sur les enfants, plus qu'une fonction éducative.

D'un point de vue pratique, on peut distinguer différents types de centres d'accueil. Les foyers d'accueil d'urgence sont des lieux de "transit" où le mineur attend que soient accomplies toutes les procédures en ce qui concerne la vérification de ses données personnelles, de son âge, la nomination d'un tuteur juridique. Une fois qu'ils ont été confiés à leur tuteur légal et une fois établi qu'ils ne peuvent ni être rapatriés, ni confiés à un membre de leur famille, les mineurs sont placés dans des foyers dits de "deuxième" accueil. L'assistante sociale, le mineur et les éducateurs construisent alors ensemble un projet éducatif personnalisé que l'enfant devra suivre jusqu'à sa majorité.

Ces deux types de foyers doivent faire face à de nombreux problèmes. En effet, toutes les communes ne disposent pas de structures dans lesquelles placer les mineurs. Ils finissent par être envoyés dans les foyers qui disposent de places libres. Cependant, les services sociaux qui doivent prendre en charge le mineur, dépendants de la collectivité locale sont eux assignés à un territoire. A Bologne par exemple, l'éducateur d'un centre d'accueil doit référer, pour chaque enfant, à l'assistance sociale de la commune par laquelle ce dernier est pris en charge. Cela génère une forte dispersion d'énergie et force procédures bureaucratiques, dont sont chargés les éducateurs des centres, au détriment du travail éducatif stricto sensu. De plus, la fonction de contrôle qu'ils sont obligés d'assumer fait naître inévitablement chez les enfants un rapport de méfiance envers les éducateurs. Souvent très jeunes, les éducateurs ne bénéficient pas non plus d'une formation dédiée aux mineurs migrants. Travail souvent précaire, mal rémunéré, flexible, difficilement conciliable avec une vie personnelle ou familiale, le métier d'éducateur connaît un fort turn over et des problèmes de recrutement.

Aujourd'hui, les coopératives et les associations qui s'occupent de la gestion des communautés font partie de grandes confédérations qui rassemblent des types d'interventions sociales divers dans différents domaines du "marché social du mal-être". Soumises à des appels à projet pour obtenir les financements qui les font exister, celles-ci se présentent et sont gérées selon un modèle de plus en plus basé sur celui de l'entreprise qui répond à des critères d'efficacité économique et qui consacre de moins en moins d'attention à la dimension éducative et à la qualité des parcours réalisés.

Conçue comme un parcours d'obstacles avec une forte probabilité de se retrouver quand même clandestin à la majorité, elle fait en sorte que les enfants entreprennent le parcours sans aucune conviction, et s'éloignent parfois volontairement des foyers avant leurs 18 ans s'ils découvrent que leur futur est compromis. Ils sont ainsi poussés par nécessité dans les réseaux "d'accueil" de leurs

compatriotes en situation irrégulière qui évoluent au cœur de l'économie clandestine dans laquelle ils finissent par s'enliser

Cette imposition législative altère continuellement le travail des éducateurs des communautés, qui finissent souvent par avoir l'impression d'accompagner les mineurs vers la clandestinité dès qu'ils ne satisfont pas à une des conditions requises par la loi, tout en induisant en même temps les flux migratoires de mineurs à se recomposer autour d'une moyenne d'âge de plus en plus basse.

Un autre paradoxe visible vient au fait qu'un mineur qui entre dans un circuit pénal a théoriquement plus de chance de régulariser sa situation à sa majorité qu'un mineur qui suit un parcours normal. Dans la pratique tout n'est évidemment pas aussi simple car un mineur qui passe par la prison doit effectuer un long et difficile travail sur lui-même afin de pouvoir sortir de cette condition de "clandestinité" qu'il a, d'une certaine façon, simplement anticipé à travers son délit. Il doit multiplier les efforts afin de parvenir à croire que la clandestinité n'est pas inévitablement la conclusion finale de son parcours migratoire à partir de sa majorité.

La rue, à nouveau

La micro-criminalité comprend une vaste série de délits et de comportements généralement déviants tels que le petit deal, les petits vols, le vandalisme, les vols à l'arraché ou à l'étalage, les comportements d'insubordination lors des arrestations par les forces de l'ordre (outrages à agent de la force publique), les bagarres, le racket, l'occupation abusive, la vente itinérante, le colportage, la mendicité.

Les mineurs, les jeunes et les étrangers sont les plus impliqués dans ce type de pratiques du fait de leur position dans l'échelle sociale et de leur présence insistante dans la rue qui suggère une plus grande exposition à l'attention publique, et non en raison d'une quelconque « nature » délinquante (Becker H,).

Ainsi, même s'il y a initialement entre les jeunes marocains et les jeunes italiens le même type de consommation ludique de la drogue telle que le haschich ou la marijuana, ce sont les lieux de consommation, ainsi que la fonction et l'image sociale qu'elles confèrent dans le groupe de pairs, qui font essentiellement la différence.

L'étroite relation entre la consommation de drogue et l'inscription dans les codes de la culture de la rue est beaucoup plus évidente chez les enfants marocains ou tunisiens que chez les enfants italiens. Tous les jeunes rencontrés parlent de leur initiation à la drogue sous la pression d'un désir de socialisation, d'identification et d'acquisition d'une réputation dans des groupes de jeunes en lien avec des styles de consommation, d'utilisation de l'espace public et de codes esthétiques déterminés.

Les jeunes ne parlent presque jamais des formes subtiles d'exclusion auxquelles ils doivent faire

face. S'ils en connaissent parfaitement l'existence, ils les vivent plutôt comme des formes d'hypocrisie individuelles qu'ils parviennent à esquiver dans la mesure où ils peuvent faire le choix d'éloigner d'eux, de façon plus ou moins brusque, le porteur d'opinions désagréables.

L'immense frustration et la colère explosent au contraire quand ils font l'objet de formes de discriminations légales, perpétrées par les représentants des institutions ou par ceux qui, en raison de leur position dans l'échelle sociale ou de leur rôle, peuvent exercer sur eux un pouvoir de décision et de contrôle. L'élément qui génère le plus fort conflit n'est donc pas la discrimination en soi mais plutôt le pouvoir conféré à celui qui discrimine.

Par exemple, la forte résistance développée par les jeunes face aux forces de l'ordre et qui finit par devenir un élément de distinction dans la propre appartenance à la culture de la rue est aussi conséquence des arrestations continues et répétées, demandes d'identification et de papiers, et perquisitions dont ils font l'objet surtout dans les lieux publics.

L'autre jour, j'étais à l'arrêt de bus à la sortie de mon école, mes amis venaient de partir et j'étais tout seul. Y'a deux mecs qui passent dans une grosse voiture et ils me demandent "tu as du shit ?". Je lui dis "non, j'ai rien, je suis en train d'attendre le bus". Et eux "Et de la cocaïne? Du crack?". Et moi "Comment il faut vous le dire que j'ai rien ? Je suis pas un dealer, moi!". Eux, ils me répondent "allez, calme toi, on est en civil, maintenant t'es tranquille, tu as rien ? C'est bon !". Et alors, qu'est ce que tu veux que je fasse ? Tu deales et c'est pas bien. Quand tu te ranges, ils continuent à te traiter comme un dealer. Y'a aucune issue possible. Heureusement que mes amis étaient partis en plus. Cette année j'ai changé d'école, je suis pas avec les rebeux, y'a des endroits que je ne fréquente plus parce que je sais que j'y ai échappé belle l'année dernière. Les autres, ils sont tous en taule. Mais ils continuent tous à te traiter pour ce que tu n'es pas. Ça m'énerve vraiment.

(Hischam 16 ans)

Au contact des agents responsables de l'éducation et de la formation, les jeunes ne font trop souvent que collectionner une suite de désapprobations, d'échecs et de sanctions, par lesquels ils construisent une image dévalorisante d'eux-mêmes, cette même image que projettent sur eux dans la rue, les rencontres avec les autorités. De ce point de vue, les groupes et les bandes de jeunes constituent un espace de protection pour réussir une attitude de rupture et de défi aux normes, en inversant à l'intérieur de la communauté le sens généralement conféré à certaines actions déviantes et qui, par l'audace et le courage qu'elles exigent, deviennent des performances valorisantes.

C'est toujours à l'intérieur d'un réseau de liens et d'après des codes d'appartenance au groupe que

les comportements déviants sont appris, imités et racontés. Ils constituent donc un des piliers d'une socialisation commune au groupe de pairs, qui commence dans les quartiers par l'enseignement des frères et des amis plus âgés.

On prête en général très peu d'attention à la valeur affective que ces liens peuvent signifier pour ces jeunes. Ainsi, de nombreuses interventions éducatives ou correctives se basent sur un principe de séparation et d'éloignement du cercle des "mauvaises compagnies". Lorsqu'ils sont en foyer ou en prison, ce sont souvent les jeunes eux-mêmes qui attribuent la responsabilité de leurs mauvais choix ou de leurs infractions à l'influence négative du *milieu*.

Pourtant, les rapports d'amitié et de fraternité dans la rue sont d'une grande profondeur, car dans une situation où la famille fait cruellement défaut, ils répondent à des besoins primaires, sans doute difficilement exprimés ou reconnus par les jeunes, en ce qu'ils sont considérés comme des signes de faiblesse qui ont trait au désir d'être accueilli, d'être compris, aidé dans les moments de difficulté ou de solitude. Ils configurent aussi parfois des liens de complicité qui peuvent se révéler destructeurs. Totalisants mais précaires, ils se redéfinissent continuellement dans le groupe.

Idriss ne s'est pas comporté comme un homme avec moi. J'étais son compagnon de délit et quand j'ai fini en prison, on a eu des condamnations différentes parce que moi j'avais des antécédents et pas lui. Moi, je n'ai pas parlé, je l'ai pas mis dans la merde. J'aurais pu le faire pour me sauver, pour avoir une remise de peine, mais je l'ai pas fait. Par contre lui, il a pas pensé à moi quand j'étais en taule, il a rien fait pour moi, pas une lettre ou de l'argent pour m'aider à survivre dedans. Il y a des choses qu'il faut respecter, sinon tout saute. Tu sais à quel point c'est important quand tu es en taule que quelqu'un se souvienne de toi ou t'envoie une lettre? Ça te permet de sentir que tu existes.

(Anuar 21 ans)

Said: Anuar me manque. Lui, c'est l'homme du petit déjeuner. Je le rencontrais tous les dimanches matins à la gare de Bologne. Je restais dormir là-bas quand je sortais de la discothèque et que je ne pouvais pas rentrer chez mon père au risque de me faire tuer. Je lui disais que j'allais chez Mustapha et que je restais dormir chez lui... bref, le matin je le rencontrais quand on était tous les deux tout défoncés, lui aussi il revenait d'une soirée quelque part. Il me réveillait et il m'emmenait prendre le petit déjeuner. On discutait un peu et après j'allais prendre mon train pour rentrer à la maison.

(Said 15 ans)

Celui qui s'éloigne, prend des distances par rapport à certaines pratiques ou n'est plus solidaire de celles-ci finit par être considéré comme un "traître", comme quelqu'un qui cherche à s'écarter de la condition du groupe et qui ne peut donc plus qu'en sortir.

En fait, tu es tout seul. Les amis, ils s'en foutent de toi. Moi j'ai aussi payé pour les autres et maintenant que je suis au Maroc, je comprends que je n'ai plus personne en Italie. Y'a personne qui pense à moi ou qui essaye de m'aider.

(Anuar 21 ans)

Pour ces enfants de l'exil de leurs parents ou du leur, la rue et son économie clandestine servent à pouvoir accélérer le retour triomphant au pays grâce à l'enrichissement rapide qu'elles semblent pouvoir garantir. Bien sûr, plus qu'un projet concret, le retour est un mirage, de la même façon qu'au Maroc, le voyage et le départ. Le retour n'est pas un retour à la réalité d'où l'on vient, mais un retour à un pays rêvé tel qu'il n'est pas, dans lequel on va pouvoir perpétuer sa propre illusion à la seule condition de réussir à sortir des quartiers, grâce à l'enrichissement personnel.

A travers le voyage, c'est une frontière sociale que l'on cherche à franchir, bien plus stricte que les frontières territoriales qui peuvent être traversées de mille manières. Une frontière dont le franchissement, signé par l'acquisition des symboles d'un statut, devant soi-même et devant les autres, témoigne du passage effectué.

Engagés dans ce cheminement difficile vers un horizon social différent, ces jeunes font souvent preuve d'un attachement fort et presque fétichiste envers tous les objets et produits de consommation qui semblent définir la limite entre le succès et l'échec social, sans considération pour d'autres qualités telles que le niveau d'instruction, le travail, les compétences culturelles, les réseaux de relations.

Tuhami: Dolce & Gabbana, Calvin Klein, Nike silver, Armani, Puma, Le Coq Sportif, Red Bull, Mc Donald's, Sony, Maserati, Converse, Helly Hansen, Sergio Tacchini, BMW, Lacoste, Kawasaki, Moncler...

Fulvia: mais qu'est ce que tu dis?

Tuhami: mon rosaire!

(Tuhami 15 ans)

Il n'y a pas de données sur les issues des parcours de régularisation des mineurs arrivés seuls en Italie. Les histoires individuelles recueillies pendant cette recherche suggèrent toutefois la très dure réalité d'une « malavita » qui semble ne jamais vouloir se terminer. Ceux qui sont rapatriés reviennent souvent, ou essayent sans cesse de revenir.

L'histoire recommence à partir des ports de Casablanca, Safi, Tanger. Parfois, elle fait un détour par la Lybie, la Turquie, la Grèce. Sans trêve.

Epilogues : de l'inquiétude

Une fois rapatriés au Maroc, majeurs et finalement expulsés, ils ne suscitent plus aucun intérêt car - en apparence - ils cessent d'être un problème épineux pour les pays européens contraints de les accueillir de manière temporaire, conformément aux traités internationaux pour la protection de l'enfance.

Apparemment, ils ne sont plus un problème non plus pour les pays d'origine. A travers leur rapatriement, ces derniers jouent leur image de « pays fiables », de pays qui collaborent et défendent volontairement les frontières européennes, en échange de quelques financements, de fonds de soutien pour le développement ou de politiques commerciales avantageuses.

Pour être mis en œuvre, les rapatriements doivent être l'objet d'accords bilatéraux entre les pays.

Une fois obtenu l'accord de la famille et du mineur, l'Italie prévoit la possibilité de rapatrier les mineurs migrants seuls en provenance du Maroc dans leur « intérêt supérieur » et à condition que leurs droits à grandir dans un milieu qui leur permette de se développer soient garantis et protégés, y compris du point de vue éducatif. Cependant, malgré les mille clauses qui régulent le rapatriement assisté des mineurs, celui-ci est souvent effectué dans des conditions douteuses de protection des droits et en porte-à-faux constitutionnel avec la norme selon laquelle une personne ne peut être privée de sa liberté de déplacement que par l'autorité judiciaire.

Au cours des dernières années, le recours à une telle pratique a été de plus en plus limité³⁶ pour deux raisons essentielles. D'abord, il est difficile de garantir réellement « l'intérêt supérieur du mineur » et de construire pour lui des projets de réinsertion crédibles dans son pays d'origine. Ensuite, il est devenu évident pour les services sociaux que le rapatriement assisté, plus qu'une mesure de protection du mineur, répond essentiellement à un intérêt de protection de l'ordre public dans des moments d'urgence nationale ou lorsque le mineur arrivé en Italie peu avant ses 18 ans représente une dépense trop onéreuse et sans perspective pour le service public.

Le fait que l'Italie n'ait plus fréquemment recours à la procédure du rapatriement assisté ne certifie pas une majeure propension à l'accueil, mais plutôt une volonté de patienter jusqu'à la majorité de l'enfant afin de pouvoir l'expulser en sa qualité de clandestin et non de mineur, protégeant par la même occasion l'image d'un pays respectueux des traités internationaux.

Alors, ce sont les routes migratoires qui se redessinent, toujours plus longues et plus dangereuses.

³⁶ «Face à une moyenne de 7.700 MSNA recensés par an, un total de 2.108 dispositions en matière de rapatriement ont été prononcées par le Comité entre 2000 et 2006, dont 39% de rapatriements assistés et plus de 60% de non-lieux. Diachroniquement, pendant ces 7 années, le nombre de mesures prises en la matière a diminué. En 2005 et 2006, les dispositions pour le rapatriement concernent seulement 5 ou 6% des mineurs identifiés. En 2006, seuls 8 décrets de rapatriements ont été émis» Matilde Betti (Juge des Tutelles. Tribunal de Bologne) rencontre du 23/06/2009.

En Italie, les arrivées en bateaux des *harragas* du Maroc se font de plus en plus rares avec le blindage de la Méditerranée et des ports marocains, en particulier de Tanger et du détroit de Gibraltar, obtenu par l'Union Européenne à travers ses politiques d'externalisation des frontières. Le contrôle des côtes et des zones de frontière a été confié aux pays de départ en échange d'aides économiques au développement substantielles qui viennent récompenser leur collaboration.

Comme le dénoncent continuellement les associations pour la protection des droits humains³⁷, les politiques de délocalisation du contrôle des frontières européennes ont pour conséquence la délocalisation des responsabilités dans la violation des droits humains vers des pays dont la législation ne prend pas en compte les traités internationaux pour la protection des mineurs, des réfugiés et des migrants.

Ainsi, le "sale boulot" de refoulement illégal des migrants, des réfugiés (provenant surtout d'Afrique Subsaharienne) et des sujets qui pourraient prétendre à l'asile politique en Europe en raison de leurs caractéristiques, est délégué à des pays qui n'offrent aucune garantie en ce qui concerne la protection des droits politiques et sociaux ni à leurs propres populations locales, ni évidemment aux étrangers qui transitent sur leur territoire.

Vu qu'il est de plus en plus difficile de rejoindre les pays européens à partir du Maroc, les nouvelles routes de l'immigration illégale marocaine vers l'Europe passent désormais par la Tunisie³⁸, la Lybie³⁹, la Turquie⁴⁰ et la Grèce.

Plus le voyage s'allonge, plus il devient dangereux, coûteux et plein d'imprévus. Certains jeunes sont partis du Maroc encore mineurs pour finalement arriver sur les côtes italiennes à leur majorité, déjà habitués à vivre dans la clandestinité et sans papiers dans chacun des lieux traversés suite au grand détour qui les a conduits dans différents pays de la Méditerranée.

Pour affronter cette longue odyssee, il est vital de posséder un petit capital de départ, qui permette de faire face aux différents frais engendrés par le voyage : paiement des passeurs aux différentes frontières, achat de faux papiers et de visas, bakchichs pour la police. Avant d'entreprendre le voyage, les migrants ignorent le montant nécessaire, car chaque parcours est unique et la probabilité de se faire voler ou détrousser est très élevée dans le monde du trafic d'êtres humains.

³⁷ Cf. À titre d'exemple Gabriele del Grande, *Mamadou va a morire*, édition Infinito, Due Santi di Marino 2007 et, du même auteur, *Il mare di mezzo*, édition Infinito, Roma 2009; Stefano Liberti, *A sud di Lampedusa*, Minimum fax, Roma 2008; Human Rights Watch (2006), [Stemming the Flow. Abuses against Migrants, Asylum Seekers and Refugees, Volume 18, n°5\(E\)](#); Amnesty International, [Spain and Morocco. Failure to protect the rights of migrants - Ceuta and Melilla one year on.](#)

³⁸ Actuellement, en raison des révoltes populaires qui ont portées à la chute de Ben Ali en 2011 et de la période de transition pendant laquelle le nouveau gouvernement a suspendu les accords précédemment passés avec l'Italie pour contrer l'immigration clandestine, le bras de mer qui sépare la Tunisie de l'île sicilienne de Lampedusa est redevenu la route migratoire privilégiée des personnes venant du Maghreb. Les citoyens marocains peuvent en effet regagner la Tunisie sans visa et de là tenter de regagner l'Italie par la mer comme *harragas*.

³⁹ Si la Lybie est une étape peu utilisée par les migrants marocains à cause de son extrême dangerosité, elle est pratiquement incontournable pour les migrants et réfugiés politiques subsahariens qui, sans documents de voyage et sans visa, n'ont pas d'autre alternative que d'entrer illégalement à la frontière à travers le désert de Lybie.

⁴⁰ Un citoyen marocain muni de son passeport peut regagner la Turquie sans visa pour un séjour de 10 jours maximum.

Il est impossible de réunir tout l'argent nécessaire avant le départ. Alors, on sait qu'on devra sans doute séjourner pendant de longues périodes dans un même lieu, bloqué dans l'attente de rassembler les ressources nécessaires en travaillant au noir ou dans l'économie clandestine.

Une fois arrivé à destination et dans le cas où le migrant a déjà fait ultérieurement l'objet d'une expulsion, il lui est pratiquement impossible d'obtenir des papiers, car il est soumis à une identification à travers ses empreintes digitales.

Ainsi, certains migrants se mutilent les pouces et les doigts de la main à l'acide, au couteau ou par le feu afin de les rendre illisibles. En Italie, cette pratique est même devenue un délit punissable d'un à six ans de prison.

Anuar: retour à la maison

Juillet 2010, Tanger.

Je suis assise dans un café de la place en face du port et aux pieds de l'Ancienne Médina avec Anuar qui me raconte sa situation après le rapatriement et ses difficultés pour trouver un travail. Il ne parle pas et ne lit pas l'arabe classique, il ne maîtrise pas le français, sa langue est l'italien et la darija qu'il a appris en famille. Son instruction professionnelle en Italie n'a aucune valeur au Maroc, ses expériences professionnelles y sont inutilisables. Dispersée en Europe, il n'a plus de famille au Maroc et personne pour pouvoir l'aider.

Renvoyé vers une terre qui lui est désormais étrangère, il ne lui reste que son désir de repartir à nouveau vers l'Europe, par n'importe quel moyen. A cette période, Tanger est pleine de marocains de passage de retour d'Europe pour leurs vacances d'été et de gamins venus pour "risquer" qui traînent, constamment à la recherche d'informations et de contacts, entre le port et les petits cafés où l'on peut boire du thé pour quelques dirhams. A nos côtés, un jeune homme est assis, seul. Il nous écoute parler en italien et fume cigarette sur cigarette d'un paquet de Camel posé sur la petite table du bar. Je m'éloigne un moment et quand je reviens, Anuar et le jeune Fadil sont en train de discuter. Anuar lui raconte qu'il vit en Italie, qu'il est rentré au Maroc juste pour les vacances et qu'il est venu faire un tour à Tanger avec moi pour visiter. Il dit qu'il possède une pizzeria en Italie et que « grâce à Dieu » tout marche bien même si c'est la crise. Il pose sur la table un paquet de Marlboro, rempli de Marquises. A son tour, Fadil raconte qu'il est algérien et qu'il habite en France depuis longtemps. Il est lui aussi à Tanger pour tourisme, il a la nationalité française. Anuar commence à questionner Fadil, il lui demande de raconter ses impressions sur

la France, et lui dit qu'il aimerait beaucoup visiter ce pays. Il lui demande comment il est entré et si on y trouve du travail. Leur conversation continue pendant au moins 30 minutes puis lentement, tout en poursuivant le jeu des simulations réciproques, la discussion semble se dédoubler. Avec ses demandes pressantes sur la France et sur les possibilités d'y entrer et d'y trouver un emploi, Anuar fait comprendre à Fadil qu'il est intéressé à y émigrer. Fadil a probablement l'intuition que son interlocuteur est un rapatrié. De son côté, Anuar pense aussi que Fadil est un rapatrié mais qu'il pourrait quand même être un potentiel contact avec les passeurs. Intentionnellement, il commence donc à lui parler de Oujda. Je ne comprends la référence à Oujda qu'au bout d'un moment car la discussion commence par une appréciation d'Anuar sur la musique raï algérienne, très écoutée au Maroc et par la citation d'un chanteur de raï marocain, Cheb Mimoun el Oujdi, originaire de cette région, que Fadil écoute et connaît très bien. Plus tard, en nous éloignons du café, Anuar me dit: "ce type est un vrai menteur. Je crois qu'il n'a même jamais été en France". Je lui fais remarquer que toute leur conversation n'a été qu'un jeu de miroirs et qu'ils ont continué à parler ensemble, tout en étant conscients de se mentir réciproquement. Anuar me répond: "Ici, au Maroc, personne ne se fait passer pour ce qu'il est vraiment. Je lui ai dit certaines choses pour le tester, lui aussi il sait que je ne vis pas en Italie. Il fume des Camel et moi, des Marlboro, mais on fume tous les deux des Marquises. Chacun parle pour voir jusqu'où va aller l'autre".

Puis Anuar est arrivé en Italie, après un voyage de six mois.

La première étape, du Maroc à la Turquie, a été effectuée légalement avec son passeport marocain⁴¹. Dix jours passés à Istanbul, avec très peu d'argent dans une immense ville inconnue, et un objectif : trouver un contact avec un passeur pour traverser clandestinement la frontière par la terre entre la Turquie et la Grèce, le long du fleuve Evros. Ensuite, tout devait être très simple. Les affabulateurs, les trafiquants, les gamins qui sont passés de l'autre côté, tout le monde racontait qu'une fois arrivé en Grèce, le passage vers l'Italie n'était plus qu'un jeu d'enfant.

Dès que je suis arrivé à l'aéroport d'Istanbul, j'ai été assailli par les harragas. Venant du Maroc, tout le monde savait qu'on était là pour émigrer et tout le monde te disait qu'il pouvait t'aider à passer en Grèce. Je te jure, l'aéroport était plein à craquer. J'avais peur, je ne faisais confiance à personne. J'avais mon argent sur moi. Je ne voulais pas prendre le taxi de nuit pour sortir de là car j'avais peur qu'on me

⁴¹ La nouvelle route de l'immigration clandestine à travers la Turquie a été favorisée par l'absence de visas d'entrée pour la plupart des ressortissants de pays musulmans.

vole mon argent. Finalement, j'ai dormi à l'intérieur et j'ai rencontré d'autres jeunes marocains. Je suis resté avec eux jusqu'au matin puis nous avons pris un taxi ensemble pour aller en ville. Après, j'ai continué avec un garçon qui était de ma ville mais petit à petit, les jours suivants, j'ai fini par rencontrer à nouveau tous les autres gamins de l'aéroport parce qu'en fait on traînait tous dans les mêmes quartiers, dans les mêmes hôtels pas chers où on accepte de te prendre sans papiers. Bref, on était tous là pour chercher la même chose : partir.

(Anuar 21 ans)

Après différentes aventures dans les quartiers centraux de Kumkapi et Aksaray, Anuar rencontre enfin un passeur. C'est la première surprise. Le voyage coûte 800 euros, une fortune pour Anuar. Il faut trouver un moyen pour réunir cette somme, en plus de devoir faire confiance à un parfait inconnu. On doit faire d'innombrables détours, rencontres, accords et négociations dans les bars et les cafés Internet des quartiers afin de récupérer des informations et des conseils. Entre temps, depuis quelques mois, l'agence européenne Frontex pour le contrôle des frontières a justement décidé d'envoyer ses hommes sur la frontière turque de l'Evros, d'où on calcule que des centaines de migrants clandestins entrent chaque jour, beaucoup plus que ceux qui passent par la mer.⁴²

Quand l'harraga m'a appelé, il m'a emmené dans une ville en dehors d'Istanbul mais je ne sais pas où. Il y avait aussi d'autres gamins, on était un groupe de 30 personnes, dont beaucoup de marocains. Ils nous ont mis dans une maison et on devait attendre là une journée pour pouvoir passer. On est resté 4 jours, on dormait tous dans la même pièce, ils nous donnaient à manger. On ne faisait rien d'autre que de rester enfermés là-dedans à attendre. Ensuite, l'harraga est venu et il nous a dit qu'on allait partir. Il nous a confié à un groupe d'hommes, ceux qui devaient nous montrer le chemin. Nous lui avons donné l'argent, il nous a expliqué comment faire et puis après je ne l'ai plus jamais revu. La nuit pendant laquelle nous avons traversé le fleuve a été terrible. Il faisait très froid, l'eau était en dessous de zéro, ils nous ont emmenés dans un canot pneumatique plein à craquer jusqu'à un morceau de terre et ils nous ont dit de marcher un peu, qu'on était déjà en Grèce. Mais en fait, ils nous ont bien eu parce que c'était une sorte de petite île et il faisait tellement noir qu'on n'y voyait rien. En réalité, il y avait encore un bout de fleuve à traverser pour arriver de l'autre côté. On devait se jeter à l'eau tout de suite et traverser parce qu'il n'y avait pas d'autre solution.

⁴² On calcule qu'environ 360 migrants entrent chaque jour par la frontière gréco turque, ce qui fait de ce passage la porte d'entrée de 80% du total des entrées illégales en Europe.

L'eau était terriblement froide. J'ai perdu mon téléphone et toutes les choses que j'avais. Les habits mouillés te faisaient couler. Un garçon était en train de se noyer. Il avait mon âge et je l'ai aidé à arriver de l'autre côté. Deux femmes sont mortes cette nuit-là, je crois. Deux femmes africaines qui ne savaient pas nager... Le courant était très fort, elles se sont jetées et je ne les ai pas vues arriver.

Quand on est arrivé de l'autre côté, ils nous avaient dit qu'on devait marcher et se livrer à la police. Moi, je ne comprenais rien, je suivais les autres. Je sais juste que je mourrais de froid. Le garçon que j'avais aidé était tellement mal qu'il n'arrivait même pas à bouger. Il ne faisait que claquer des dents et trembler de froid. Moi je le tirais. Je lui criais dessus. Si je l'avais laissé là, il ne s'en serait pas sorti.

Au bout d'un moment, on a rencontré la police des frontières. Ils nous ont tout de suite pris et emmené dans un autre endroit. Je sais pas où c'était mais pas très loin de la frontière parce que le voyage n'a pas duré longtemps. Ils nous ont enfermés dans un centre. Au début, j'ai dit que j'étais palestinien mais ils ne m'ont pas cru. Ils m'ont pris les empreintes, après j'ai dit que j'étais marocain mais j'ai donné un faux nom.

On est resté enfermé dans ce centre pendant un mois et demi. C'était dégueulasse. On était dans une grande pièce, les chiottes étaient sales, tu ne pouvais pas te laver, les gens se bagarraient jusqu'au sang pour une couverture. Personne ne te disait rien, tu dormais par terre, j'avais encore les habits mouillés du voyage et j'avais perdu mes chaussures. Y'avait pas d'assistance médicale. La Grèce, c'est pas l'Europe. Il faut que vous écriviez ces choses, vous devez les dénoncer, moi j'ai jamais vu une situation pareille, même la prison en Italie c'était pas aussi terrible. Là-dedans, tu n'as aucun droit. Un jour, on s'est révolté pour pouvoir obtenir des cartes de téléphone pour appeler. Mon ami était vraiment très mal. Pendant plusieurs jours, il n'a pas réussi à manger. Moi je l'ai aidé parce qu'il me faisait pitié.

Un jour, des Canadiens sont arrivés. J'ai pas compris qui ils étaient exactement, des gens du gouvernement qui venaient contrôler ces trucs des droits, je crois. Mais les Grecs sont des fils de putes, ils savaient très bien qu'ils allaient venir et la veille, ils ont réparé un peu les douches et nettoyé la pièce. Ils nous ont donné du savon pour nous laver et des serviettes je crois, pour ne pas montrer dans quelles conditions on était.

Les Canadiens ont voulu entrer dans la pièce pour nous voir et nous avons parlé avec eux. On leur a dit la vérité. Les Canadiens, ils sont biens. Il y a avait une rumeur qui disait que les Canadiens voulaient payer 3000 euros pour chacun de nous, pour nous faire sortir et nous emmener travailler au Canada. Mais les bâtards de Grecs

voulaient plus d'argent et ils ne nous ont pas laissé partir.

(Anuar 21 ans)

Anuar raconte bien sûr son expérience à partir de son vécu personnel, d'un point de vue subjectif, et donc en tant que telle susceptible d'autres récits peut-être plus « objectifs ». Il reste que son récit est remarquable par l'incertitude de sa condition et l'extrême précarité de son statut de clandestin. Lui qui jusque là a toujours fait preuve d'un sens aigu de l'observation et de l'opportunité, semble ici dépassé, acceptant d'être le jouet de circonstances ballotté par des successions d'actes plus discrétionnaires les uns que les autres, comme ses compagnons d'infortune. Dans le traitement qui lui est réservé, il ne semble y avoir aucune logique, du moins aucune logique qu'il semblerait maîtriser, même imaginativement.

Quand ils nous ont relâchés, ils nous ont donné une sorte de décret d'expulsion et ils nous ont dit qu'il nous permettrait de circuler pendant 30 jours avant de devoir sortir du pays. Ensuite, ils nous ont emmenés à Athènes. Je suis resté tout le temps avec mon ami. Il avait un frère en Espagne, un grand dealer qui avait gagné pas mal d'argent et qui essayait de lui en envoyer. Le frère lui envoyait l'argent qu'il pouvait et mon ami m'aidait parce que moi je l'avais aidé quand on était dans le fleuve et dans le centre. Avec cet argent, on vivait tous les deux mais c'était vraiment pas beaucoup et en plus à Athènes on ne savait absolument pas où aller. On a commencé à dormir où on pouvait, toujours cachés parce qu'en Grèce la police est vraiment horrible et en plus il n'y a pas seulement la police mais il y a aussi les soldats qui font des rondes. Eux, ce sont les pires car ils te massacrent vraiment de coups.

Si la police t'arrête, tu es foutu. Ils peuvent te déchirer le papier avec lequel ils t'ont relâché et alors à ce moment tu es vraiment dans la merde parce qu'en Grèce pour te déplacer en bateau ou en train, tu as besoin de ce papier sinon ils ne te font même pas monter. Tu sais combien de personnes sont bloquées à Athènes ? La Grèce est une grande prison. Quand tu arrives là-bas, tu peux pas revenir en arrière, l'ambassade ne te rapatrie même pas. Tu n'as pas l'argent pour aller ni en avant, ni en arrière, alors qu'est-ce que tu fais ? Tu essayes par tous les moyens de t'en aller de la Grèce parce que c'est un vrai bordel.

En plus, les grecs détestent les immigrés et ils te traitent très mal. On ne pouvait être nulle part. Même quand on avait deux ou trois pièces pour aller boire quelque chose, ils ne nous laissaient pas nous asseoir au bar. C'est pas seulement la police. Même les grecs ils sont comme ça, les gens normaux dans la rue, ils te détestent parce que

maintenant il y a trop d'immigrés et les gens en ont marre. Si tu voles quelque chose, les gens du quartier sont capables de te rouer de coups. Personne ne t'aide, tu peux mourir dans la rue. Tout le monde s'en fout complètement.

Le seul endroit où on pouvait être à Athènes, c'était Omonoia, le quartier le plus ma lfamé de la ville. Là-bas, il n'y a que des immigrés. La nuit, tu peux vraiment pas y aller. Y'a que des clandestins, des trafiquants, des dealers. Si la police passe, elle t'embarque et c'est tout. Ils s'emmerdent même pas à te parler ou à te demander tes papiers. Les gens là-bas, ils sont désespérés parce que c'est une souricière...Tu sais combien de personnes j'ai rencontré qui sont bloquées depuis des années en Grèce sans pouvoir passer ni revenir en arrière et qui ont fini dans la rue et dans la criminalité ? Mais le plus dangereux, c'est qu'il y a tout le monde : somaliens, éthiopiens, nigériens, sénégalais, afghans, irakiens, syriens, slaves, pakistanais et bien sûr marocains et algériens. A Omonoia, j'ai connu des gens du monde entier, mais c'est vraiment le bordel parce que tout le monde est contre tout le monde. Alors, ou tu es dans un groupe avec les tiens, ou alors tu es foutu. En plus, nous les marocains, on est comme ça... même entre nous on se fait des crasses...

(Anuar 21 ans)

Avec beaucoup de difficultés, Anuar et son ami parviennent finalement à s'éloigner d'Athènes afin d'échapper aux contrôles, à la violence de la police et des autres clandestins, car ils n'ont pas réussi à trouver un endroit pour vivre. Ils sont tous deux exténués, toujours affamés et dans des conditions de santé très précaires.

Grâce à son frère en Espagne, l'ami d'Anuar, Rahim, parvient à obtenir le contact d'un passeur qui vit en Crète et qui, en échange de 2000 euros, est disposé à l'installer sur un camion qui l'emmènera jusqu'en Espagne. Mais il faut attendre au moins deux semaines. Rahim se met d'accord avec le passeur pour qu'il l'héberge avec Anuar sur l'île jusqu'au départ. Le passeur accepte.

Lorsque Rahim part, Anuar se sent soudainement perdu. Il n'a pas l'argent pour partir avec lui. Sa carte de circulation est désormais périmée, et par conséquent il devient de plus en plus difficile se déplacer et de sortir de Crète. En plus, le passeur refuse de l'héberger plus longtemps.

En Crète, c'était tranquille, mais y'avait rien. Finalement, le beau temps était arrivé donc j'arrivais à dormir dehors, sur la plage. Mais c'était difficile parce que là bas il n'y a pas beaucoup d'arabes et donc peu de gens à qui demander de l'aide ou avec qui pouvoir parler une langue connue. J'ai commencé à chercher de la nourriture dans les poubelles. Je te jure que j'aurais jamais pensé en arriver là. J'ai aussi

cherché un travail à la journée. J'allais sur la place du village où j'étais et je me mettais avec tous les autres pour attendre que ceux qui ont des terres viennent chercher des travailleurs. A cette période, c'était la récolte des citrons. Ils venaient, mais personne ne me choisissait jamais parce que je suis petit. En plus là-bas, j'étais toujours un peu malade parce que quand tu es dans la rue, tu as une vie de merde et j'ai beaucoup maigri depuis que je suis parti. Je ne suis plus qu'un sac d'os maintenant.

(Anuar 21 ans)

Pendant son séjour en Crète, Anuar passe son temps à recueillir des informations sur la meilleure façon de sortir du pays. Certains parlent du port de Patras, d'autres soutiennent qu'il est préférable de partir de Igoumenitsa, en se faufilant sous un camion ou en payant le conducteur, d'autres encore disent qu'il faut mieux se faire faire de faux papiers à Athènes, une carte d'identité européenne et prendre le bateau pour l'Italie ou l'avion vers n'importe quelle destination européenne. Dans ce dernier cas, il faut faire très attention. Il n'est pas simple de passer les contrôles de police, car au premier soupçon et selon l'aspect du voyageur, le passager peut être soumis à de longs interrogatoires pour vérifier son identité, sa connaissance de la langue du pays dont il déclare avoir la nationalité, la validité des papiers présentés.

Anuar reste en Crète pendant environ un mois. Puis, après avoir rassemblé un peu d'argent grâce à un prêt de ses anciens amis italiens, il retourne à Athènes, décidé à tenter d'acheter de faux papiers. Sa connaissance de l'italien rend plausible une hypothétique identité italienne.

Une fois à Athènes, il appelle le passeur qu'il avait connu en Turquie et dont il a appris le numéro par coeur. A partir de la Grèce, il lui avait assuré qu'il pourrait lui trouver des contacts pour sortir.

L'harraga de la Turquie me donne un numéro de téléphone. Je parle avec un type qui me donne un rendez-vous pour le lendemain, mais le type ne vient pas. J'essaie de le rappeler mais le téléphone est toujours éteint. Je rappelle l'harraga en Turquie qui me dit que le type vient justement d'être arrêté la veille mais qu'il peut me donner un autre numéro. Il a besoin de quelques jours pour trouver l'information. Moi, je me sentais vraiment un pauvre type, j'étais de nouveau bloqué dans cette putain de ville, mais cette fois-ci pour ne pas risquer je suis allé dans l'hôtel le plus merdique de Omonoia. J'avais un peu d'argent et il était préférable d'être dans un endroit sûr.

Il me donne enfin l'autre numéro. Le type me fait attendre super longtemps avant de venir au rendez-vous. Il m'appelle, il me dit qu'il arrive et il me laisse encore là à attendre. Après j'ai compris pourquoi. J'étais à l'endroit qu'il m'avait dit et lui, il

avait envoyé quelqu'un pour voir si j'étais tout seul.

Ce type aussi était marocain et je voulais lui acheter une carte d'identité. Dès que je parle avec lui au téléphone, il commence à m'énerver en augmentant le prix. Il me demande 200 euros, mais qu'est ce que tu voulais que je fasse ? La carte d'identité italienne est une des plus facilement falsifiables parce qu'elle est encore en papier normal et elle est pas plastifiée donc, en théorie, c'est plus sûr et même si tu payes pas très cher, tu peux avoir un résultat décent. Bref, quand le type arrive, il m'envoie dans un autre endroit, il m'emmène dans la cave d'une maison. Lorsque j'entre, il y a 5 personnes dans la pièce. Le type me dit que la carte coûte 500 euros, que c'est plus cher mais mieux fait. Moi, je lui dis que je les ai pas et que l'autre carte me suffit. Mais le type s'énerve, il commence à insister et il me dit de lui donner l'argent. Heureusement que je n'avais pas tout pris sur moi. Le type me demande de lui donner et il commence à me foutre des baffes.

Il y allait fort mais ça ne me faisait pas mal. Ce qui me faisait mal c'était surtout qu'il me traite comme une merde. Je lui avais dit qu'on était tous les fils d'Allah et qu'on devait s'entraider en tant que musulmans et voilà... C'est quand j'ai dit le mot musulman qu'il s'est énervé et qu'il a commencé à me frapper vraiment.

A la fin, ils m'ont pris l'argent et ils m'ont jeté dehors. A ce moment là, j'ai pensé "Rien à foutre des papiers, j'en peux plus, je vais risquer".

J'ai pris ma décision. J'ai décidé d'aller à Igoumenitsa. A partir de là, tu rentres pas dans le port, tu dois essayer de monter sur un camion le long de la route qui y mène.

Campés dans les forêts qui entourent la ville, les clandestins de la jungle attendent une occasion pour entrer dans le port. Mais le séjour n'est pas libre et il faut encore payer.

Pour entrer à Igoumenitsa dans la forêt, tu dois payer les Irakiens, c'est eux qui gèrent ça. A l'endroit où j'étais, il y avait beaucoup de jeunes africains, surtout des somaliens, mais aussi des afghans, même des mineurs. On était là comme des animaux dans la forêt. Le type irakien qui gérait tout était vraiment le chef de tout le monde, il était très respecté mais dangereux. Il se promenait avec son flingue et quand il buvait ou s'énervait, il tirait en l'air. Ils étaient là depuis très longtemps, des années je crois et ils gagnaient de l'argent comme ça. Ils deviennent pas super riches et ils ont quand même une vie de merde. Mais bon, moi l'irakien me trouvait sympa, je ne sais pas pourquoi. Je lui avais expliqué que j'avais pas d'argent, j'avais parlé un peu avec lui et avec les autres et je lui avais donné des cigarettes. Pour me laisser entrer au

campement, il a voulu une chaîne en or que j'avais réussi à voler à Athènes, l'argent qui me restait et mes chaussures parce qu'il aimait bien mes chaussures. C'était des chaussures de sport que je m'étais fait envoyer d'Italie par mes amis quand j'étais en Crète et que j'avais besoin de vêtements parce que je pensais toujours passer avec les faux papiers et que je ne devais pas avoir l'air louche.

Pendant ces quelques jours, je suis aussi devenu ami avec un berger. Je ne sais pas d'où il était, peut être albanais, je ne sais pas. Un jour il m'a vu et je lui ai demandé à manger parce que j'avais vraiment rien et alors, il m'a offert une demi brebis. Je l'ai fait griller et j'ai partagé avec le chef irakien, comme ça je lui étais encore plus sympathique et il me laissait tranquille. La police n'entrait jamais dans la forêt et quand elle entrait on lui lançait des pierres. Ils avaient peur de venir. Les fascistes aussi venaient et nous lançaient des pierres et nous on répondait. Je te jure, des fois on aurait dit la Palestine. J'ai aussi rencontré un type absurde, qui faisait un travail genre comme toi, journaliste un truc comme ça, mais c'était un connard, il voulait des informations et il nous amenait du pain, des cigarettes et des trucs comme ça. Moi je prenais ce qu'il m'amenait et ensuite je lui racontais des conneries. Il voulait aussi rentrer dans le campement mais je ne l'ai jamais emmené, sinon les autres m'auraient engueulé parce qu'ils voulaient pas de gens comme ça dans les pattes, ils avaient pas confiance.

Quand il fallait descendre sur la route pour chercher les camions sur lesquels monter, la police te poursuivait vraiment. Tu devais t'échapper vite fait parce que s'ils te prenaient, ils te massacraient de coups. Quelques jours avant de partir, un policier m'a jeté sa matraque à toute vitesse dans les jambes pour me faire tomber. Je ne suis pas tombé mais je me suis fait vraiment mal au pied et il est devenu tout gonflé.

Enfin, j'ai quand même réussi à m'accrocher à un camion. Lorsque le conducteur a fait la première pause, je me suis faufilé dans l'espace de paravent en plastique qu'il y a au dessus de la cabine du conducteur et je suis resté agrippé là, pendant tout le voyage. Il s'en est même pas rendu compte. Quand je suis arrivé au parking des camions, je suis descendu rapidement par derrière et j'ai fait semblant d'être en train de pisser derrière le camion. Peut être que lui, il a compris que je m'étais faufilé sur son camion mais il m'a rien dit et je suis parti vite fait. Je crois que je suis arrivé à Brindisi. Je ne savais même pas où j'étais mais c'était l'Italie !

J'ai commencé à prendre des trains pour essayer de remonter vers le nord, je ne sais pas comment je me suis retrouvé à Naples, je me suis trompé de train. De temps en temps la police me trouvait et je devais descendre du train. Je ne me rappelle même

plus par quel chemin absurde je suis passé. A chaque fois qu'ils m'arrêtaient, je disais que j'étais tunisien et ils me laissaient tranquille parce que maintenant l'Italie est pleine de tunisiens sans papiers.

Lorsqu'il arrive à destination, Anuar s'est luxé un pied, il est noir de saleté, dégoûtant et exténué, mais il va bien.